

L'autorité

39^e ANNÉE No. 45

29 MAI et 5 JUIN 1954

Imprimé à St-Hyacinthe

10

cents

Rédaction: 2003, St-Hubert MONTREAL P.Q.

Directeur: GÉRARD GINGRAS

Rédacteur en chef: JEAN VINCENT

Ceux qu'on aime

Jean Béraud

De tous les temps, dans toutes les grandes villes du monde, sous tous les régimes et dans toutes les sociétés, il est un poste auquel s'attache d'innombrables faveurs, qui commande certains privilèges et dont le titulaire jouit d'un très grand prestige. On aura reconnu le doyen des critiques de la presse.

A Montréal, cet homme se fait appeler Jean Béraud.

L'extraordinaire influence qu'il exerce invite à la réflexion. Il faut une rare vocation pour ne pas abuser de sa puissance. Songez qu'en deux lignes, distraitement ou consciencieusement dactylographiées, le critique peut briser une carrière, déchirer les coeurs, consacrer le talent d'un obscur débutant, provoquer l'échec d'une entreprise artistique, détourner à jamais des muses le versificateur chevronné, ou encore décourager l'effort d'un authentique créateur...



Ce sont là, évidemment, des erreurs de jugement que l'on ne saurait imputer à notre très distingué confrère. Béraud — c'est ainsi qu'on l'identifie — s'efforce au contraire de fustiger les comédiens veules, de réclamer constamment la discipline dans la société des gens de théâtre, d'exhorter les artistes au travail et parfois même d'épargner au débutant la critique sévère que mériterait pourtant son oeuvre.

Béraud est néanmoins le petit homme redoutable que flatteraient volontiers ceux dont l'ascension même dépend de lui. Impassable et probe, Béraud résiste courageusement aux flatteries. On lui doit notamment d'avoir contribué à la naissance d'un théâtre professionnel à Montréal et, surtout, de s'être fait auprès du public indifférent l'ardent propagateur de ce théâtre dont il a soigneusement surveillé l'évolution et marqué les progrès.

Tant que Béraud continuera d'y assumer les immenses responsabilités qu'implique sa vocation, "La Presse" ne sera pas une institution inutile. Saluons cette semaine le président du Cercle de la Critique de Montréal.

BEAUBIEN II

Une politique réaliste:

L'ABSTENTION CANADIENNE A GENEVE

Le Canada vient de se désolidariser discrètement, mais avec toute la fermeté, semble-t-il, que lui permet sa dépendance économique vis-à-vis des Etats-Unis, de la politique asiatique de Washington. Ottawa a annoncé coup sur coup sa non-participation au plan Dulles de sécurité collective dans l'Asie du sud-est et l'abandon du pont aérien trans-pacifique, qui ne peut être qu'une mesure préliminaire au retrait de notre brigade de Corée.

Sans doute, M. Pearson a-t-il approuvé le principe du pacte américain de défense mutuelle, mais comment pouvait-il faire autrement sans censurer ouvertement notre partenaire de la guerre froide? En diplomatie, il y a des choses qui ne se disent qu'à demi-mots.

Notre ministre des Affaires extérieures a allégué, pour justifier l'abstention canadienne, la population et les ressources limitées de notre pays. Il n'en est pas moins évident que le Canada aurait pu sanctionner l'aventure américaine en Indochine en y déléguant un corps expéditionnaire symbolique qui aurait, comme on dit, relevé de sa présence la boucherie coloniale au Viet-nam. C'est sans doute ce qu'avait en vue le porte-parole progressiste-conservateur, M. Diefenbaker, en réclamant une adhésion en apparence incompatible avec la politique d'économies défendue par le parti de M. Drew.

C'est incontestablement de Genève que M. Pearson a rapporté la décision annoncée aux Communies. Et, il faut lire l'éloge qu'il a fait de son collègue britannique, M. Eden, pour bien comprendre l'origine de cette politique d'abstention dans le sud-est asiatique. Il semble que le Commonwealth soit fermement résolu à ne pas faire une nouvelle Corée de la jungle indochinoise.

Que fait le secrétaire au Foreign Office à Genève? A moins qu'il ne s'agisse d'un vaste bluff, ce que nous ne croyons pas, M. Eden s'y trouve être le seul véritable négociateur du camp occidental. Il ne se passe pas une journée sans qu'il rencontre personnellement M. Molotov ou M. Chou En-lai. Laissons M. Bedell-Smith à ses fonctions de boudier officielle, il assure la liaison entre les délégations adverses et force la main à M. Bidault en retenant à son compte des propositions communisantes rejetées par le délégué français (ainsi des négociations directes entre représentants des commandants d'Indochine au sujet des zones de rassemblement des forces en présence).

Tout porte à croire que ces efforts sont sincères et qu'ils se proposent de faire cesser le conflit indochinois. Il semble que la Grande-Bretagne, et le Commonwealth, aient décidé de faire réussir, envers et contre tous, la conférence de Genève, afin

de se libérer de leur promesse aux Etats-Unis d'étudier le plan Dulles dans le cas d'un échec. Pendant ce temps-là, les Américains clament allègrement leur pessimisme et leur secrétaire d'état se distrait avec la menace guatémaltèque.

Sur la question coréenne, aussi, les délégations britanniques

dans le sud du pays, montrent trop bien ce qu'il a en vu.

Voici, d'après Time Magazine, comment s'est préparée cette consultation "populaire" malheureusement couverte du prestige de l'O.N.U.

... Sur les 96 députés libéraux qui sollicitaient un renouvellement de leur mandat, il (M. Rhee, qui appartient à ce

par Noël Pérusse

sont venues à un cheveu de se désolidariser des Etats-Unis et de balancer leur encombrant protégé, Syngman Rhee. Il leur était en effet impossible de soutenir la prétention de Séoul à des élections dans la seule Corée du nord et d'assumer ainsi la responsabilité de l'échec des pourparlers. D'après les dépêches, M. Pearson aurait joué un rôle de premier plan dans les manœuvres de couloirs qui ont amené la Corée du sud à accepter un scrutin dans toute la péninsule. Mais, le président Rhee en tient irrédutiblement pour des élections sous les auspices des Nations Unies, et celles qui se sont déroulées, le 20 mai,

parti) n'a accordé l'appui officiel qu'à 42 d'entre eux, et a choisi personnellement la plupart des 270 autres candidats libéraux. Tous les libéraux, choisis ou non par Rhee, ont dû s'engager par écrit à voter les amendements constitutionnels réclamés par le Président (notamment le pouvoir de dissoudre l'Assemblée).

"Une fois sa liste de candidats mise au point, Rhee a entrepris d'épurer les listes de l'opposition. Il a adressé au ministre de l'Intérieur Paik Han Sung une note nommant les trois hommes auxquels il s'opposait le plus: le Président de l'Assemblée P. H. Shinicky, le Vice-président Cho

Le débat Gauvreau-Picher:

QU'EST-CE QUE L'AUTOMATISME?

Oui, Claude Picher est mesquin — mais je ne le lui avais pas dit.

Je ne lui ai jamais dit non plus, et je n'ai jamais pensé, qu'il était un serpent ou qu'il était un microbe épileptique; je vais lui dire pourtant aujourd'hui, parce que je le pense, qu'il est un morpion régionaliste. Le porte-drapeau de la Sclérose Obligatoire me met dans la bouche des paroles que je n'ai jamais prononcées: symptôme classique du malaise (inattendu de sa part) qu'il éprouve.

Habitué à exploiter sans rigueur les ressources de la démagogie, le réactionnaire moyen s'était imaginé qu'il suffisait de mettre de son côté une certaine quantité de préventions pour obtenir automatiquement le dessus et pour triompher glorieusement. Affronté alors par la tranquille solidité d'une évidence approfondie, le réceptacle passif des conventions courantes a perdu pied; et il ne lui est plus resté — dans un effort ultime pour rattraper les intérêts de sa vanité compromise — que de faire grand étal de détails accessoires et triviaux (qu'il a, d'ailleurs, pris soin de défigurer). Tout l'essentiel de mes arguments est passé près de lui sans être touché — car Picher espérait peut-être (es-

poir insensé parce que désespéré) qu'en l'espace d'une semaine tout ce que je lui avais expliqué aurait été oublié...

Non, Claude Picher n'est pas un veau à cinq pattes. Le monstrueux implique toujours quelque chose d'admirable et je me reconnais incapable à admirer Picher en quoi que ce soit. Picher n'est pas un veau à cinq pattes, il est ce qui existe de plus banal dans les confins du médiocre.

Voyez à quel niveau d'insignifiance et de petitesse cet esprit sans envergure est parvenu à entraîner le sujet élevé de notre discussion! Son comportement est celui d'un collégien dans un débat oratoire frivole: pour lui il ne saurait s'agir de tendre à quelque vérité, de parvenir à une réalité; pour lui la seule préoccupation perceptible est d'obstruer l'adversaire par n'importe quelle acrobatie de mots, par n'importe quel sophisme illusoire. Vaincu en théorie, le conformisme de Québec a battu en retraite — mais, ce faisant, il a essayé quand même, au moyen d'interprétations malhonnêtes de mes paroles et au moyen d'un verbalisme qui se voudrait vigoureux mais qui demeure sans

originalité et sans finesse, de conserver pour lui l'approbation des fossiles sentimentaux et des éternels intéressés.

Fort bien! Descendons — je dis bien: DESCENDONS — jusqu'aux plans où il a voulu se situer, et montrons-lui que sa superficialité complaisante est incapable d'avoir le dessus même dans les trivialités accessoires (car notre conscience est bonne dans la fraction comme dans le total).

Alors que je mettais le doigt sur le point névralgique de l'objectivité critique en lui affirmant que l'intention mystificatrice ne prouvait pas l'inefficacité esthétique, Picher, lui, a trouvé le moyen de consacrer le cinquième de sa réponse à jubiler du fait que ma réponse avait été longue!... Consentons néanmoins à nous occuper de cette chinoiserie futile. Picher pressent une victoire dans le fait que j'accorde beaucoup d'importance à son clan? Je vais donc lui expliquer que, pour les éducateurs authentiques que nous sommes, aucune réalité humaine n'est indifférente; — nous sommes toujours prêts à dépenser quelque dévouement à l'endroit du problème angossant que représente pour nous

le phénomène humain du talent inconscient et étouffé, comme à l'endroit de l'énigme terrifiante que représente pour nous le phénomène humain de la résignation à l'ineffabilité et au mutisme intellectuel. Si c'est un crime condamnable que d'accorder de l'intérêt à une réalité qui nous est étrangère, le clan de Picher, dans l'affaire qui nous occupe, n'a-t-il pas été le premier à commettre ce crime? N'était-ce pas rendre un singulier hommage à l'importance de Borduas que de prendre la peine, à l'intention des obnubilés pitoyables que nous sommes, de composer (au moins) deux tableaux?

N'était-ce pas faire le don d'un certain intérêt, aux détritiques moraux que nous sommes, que de prendre la peine de rédiger un assez long article sur l'acte posé?

N'était-ce pas, surtout, trahir l'existence d'une inquiétude certaine qui voudrait se refouler? Je désirerais signaler à Claude Picher qu'à mon avis l'importance du sujet traité aurait valu en soi un article trois fois plus long que ma réponse; je désirerais lui signaler aussi qu'à ma connaissance le motif de Québec n'est pas (heureusement) le seul lecteur de l'Autorité et qu'il n'était pas interdit aux autres lecteurs de prendre conscience des explications positives de ma réponse.

Approchons-nous à présent de la question vitale du scoutisme. Claude Picher n'aurait-il pas été capable d'employer une désignation péjorative par laquelle il eût été possible d'établir une analogie quelconque avec notre état? En fin de compte, le "scoutisme" est la soumission naïve à une discipline abstrait, alors que l'automatisme tend incessamment à l'épanouissement sensible de l'individu et ne saurait envisager comme admissible qu'une discipline concrète individuelle; tandis que, par surcroît, les nombreuses luttes émanicipatrices livrées ne permettent, aux plus aguerris des avant-gardistes, le luxe que de bien peu de naïveté. Oui, décidément, Claude Picher aurait pu se servir d'un terme dont la gratuité eût été moins flagrante; il aurait pu (j'en frémis de terreur) nous traiter de libertaires, par exemple... Mais, le dépositaire québécois de la vérité

logique, armée de son vaste appareil judiciaire. Il ne s'agissait pas tant de venger Marie-Anne Carrier, dont la société, en tant que société, ignorait l'existence, ni de punir Peter Balcombe, dont elle ne savait presque rien, mais bien de protéger des futurs Peter Balcombe d'autres Marie-Anne Carrier, et de poser puisque telle est la fin ultime et moraliste de la peine de mort, un exemple salutaire...

Et, sans doute, efficace... Par hasard, hélas, il se trouve que durant les 24 heures qui ont précédé l'exécution de Peter Balcombe, trois individus en ont assassiné quatre autres, tous Canadiens moyens, d'éducation moyenne, instruits du châtiment réservé dans leur pays aux meurtriers.

Pendant ces vingt-quatre heures inhumaines qui précèdent l'exécution d'un condamné à mort, et, ici, d'un condamné à la pendaison pour crime, sinon passionnel, du moins pour meurtre exécuté dans des circonstances passionnelles, une mère tuait son enfant, un mari étranglait sa femme et sa petite fille, un jeune homme égorgait sa maîtresse. Trois individus qui, on peut le croire, n'ignoraient ni l'existence de la peine de mort ni les grandes lignes de l'affaire Balcombe, commettaient à leur tour des meurtres motivés par la passion, ou par la maladie mentale.

Hypocritement, nous allons leur offrir la merveilleuse défense de notre procédure, et puis, dans quelques mois, nous allons les pendre, pour donner des exemples.

absolue a trouvé plus logique de recourir à un vocabulaire standard qui a évidemment été emprunté à des publications européennes de droite et qui n'a pas été inventé pour l'automatisme.

A défaut d'arguments, à défaut de savoir répondre aux miens, Picher fait semblant de peut-être renifler du groin quelque saleté.

Nous lui imaginons quelque physiologie de dénonciateur de l'érotisme lorsqu'il confie avec un air de tout divulguer: "Vous savez les cosmiques eux-mêmes se moquent du cosmique (c'est Gauvreau lui-même qui l'écrit!)"

J'ai écrit, en effet, que Borduas s'était écrié non sans quelque humour devant le tableau de Alleyu: "Voici quelque chose qui est fait incontestablement sous le signe de l'accident!" Rien d'autre? Belle occasion, toutefois pour un esprit borné à court de persuasion, de se livrer à des interprétations com-mo-dément fantaisistes et fantas-tiques. Pour le morpion régionaliste, Borduas est manifestement une canaille ou un fumiste — parce qu'il n'est pas imperméable à l'humour. Picher a-t-il seulement quelque idée de la nature de l'humour? Voyons en passant ce que le magistral Freud en dit: "L'humour a non seulement quelque chose de libérateur, analogue en cela à l'esprit et au comique, mais encore quelque chose de sublime et d'élevé, traits qui ne se retrouvent pas dans ces deux ordres d'acquisition du plaisir par une activité intellectuelle. Le sublime tient évidemment au triomphe du narcissisme, à l'invulnérabilité du moi qui s'affirme victorieusement.

Le moi se refuse à se laisser entamer, à se laisser imposer la souffrance par les réalités extérieures, il se refuse à admettre que les traumatismes du monde extérieur puissent le toucher; bien plus, il fait voir qu'ils peuvent même lui devenir occasion de plaisir."

(Suite en page 5)

MAIS NE LE REPETEZ PAS

Histoire de commandeurs

Personne n'ignore plus que Son Eminence le Cardinal Léger ainsi que Mgr Olivier Maurault, ont été décorés par la Société du Bon Parler français. Ce que bien peu de gens savent, c'est que le président de la société, Me Paul Massé, avait aussi choisi un autre grand personnage de ce monde, pour le revêtir des insignes de commandeur. Devinez qui... Nul autre que M. Philippe Lalonde, directeur du poste CKAC.

Malheureusement... (mais, ne le répétez pas) un incident est survenu qui a forcé Me Massé à reléguer ses insignes dans ses tiroirs. Voyez plutôt la scène: Après une bonne demi-heure d'antichambre, Me Massé voit enfin venir à lui notre Phil. Lalonde, la main tendue. Salutations d'usage, poignée de mains, sourires cordiaux. Puis, comme

le distingué visiteur allait enfin exposer l'objet de sa démarche, Phil. Lalonde, pressé d'en venir aux faits entra carrément dans le sujet:

— Puis, Me Massé, quelle est la matière avec vous ce matin?

Et c'est ce mot "malheureux" qui fait que cette année encore, le directeur de CKAC, ne sera pas nommé haut commandeur de la Société du Bon Parler français.

Patriotisme dirigé

M. Léopold Richer poursuit toujours dans "Notre Temps" sa croisade pour la vente des livres canadiens en France. Les éditeurs français n'ont qu'à se bien tenir, car notre Léopold est loin d'avoir épuisé tous les arguments que lui inspire son patriotisme militant. Certaines gens prétendent bien que la caisse des "Editions Fides" est pour quelque chose dans cet en-

thousiasme, mais ce n'est là que médisance. Nous savons nous que Léopold est sincère, très ferré d'ailleurs en éthique professionnelle. C'est son journal qu'il a vendu aux Pères de Ste-Croix et non pas sa personnalité de journaliste chrétien.

Et même si par ricochet la Société Fides tirait un jour quelques petits bénéfices de cette campagne, ce ne serait que légitime. Du moment que ces légers avantages n'existent pas au préalable dans l'intention des croisés, c'est ce qui compte. Pourquoi toujours supposer un facteur d'intérêt aux initiatives les plus généreuses? Un lecteur de "Notre Temps" a anéanti sous nos yeux, un envieux qui considérait avec scepticisme l'attitude de Léopold:

— Eh! quoi, dit-il. Pourquoi reprocher à ces bons pères, les

quelques bénéfices qu'ils peuvent toucher avec "Les Editions Fides"? Ce n'est tout de même là qu'une légère compensation pour tous les sacrifices qu'ils font pour maintenir notre Oratoire.

Pourquoi tant de frais...

Il s'agit toujours des Pères de Ste-Croix, mais cette fois, Léopold n'est plus en scène. Les avocats de la Société Fides ont mis les propriétaires du "Canada Nouveau", en demeure de changer le titre de leur journal, sous prétexte que ce titre appartient de droit à leurs clients (toujours les Pères de Ste-Croix) qui ont payé quelque deux cent vingt-cinq mille dollars, pour le privilège de s'en servir exclusivement.

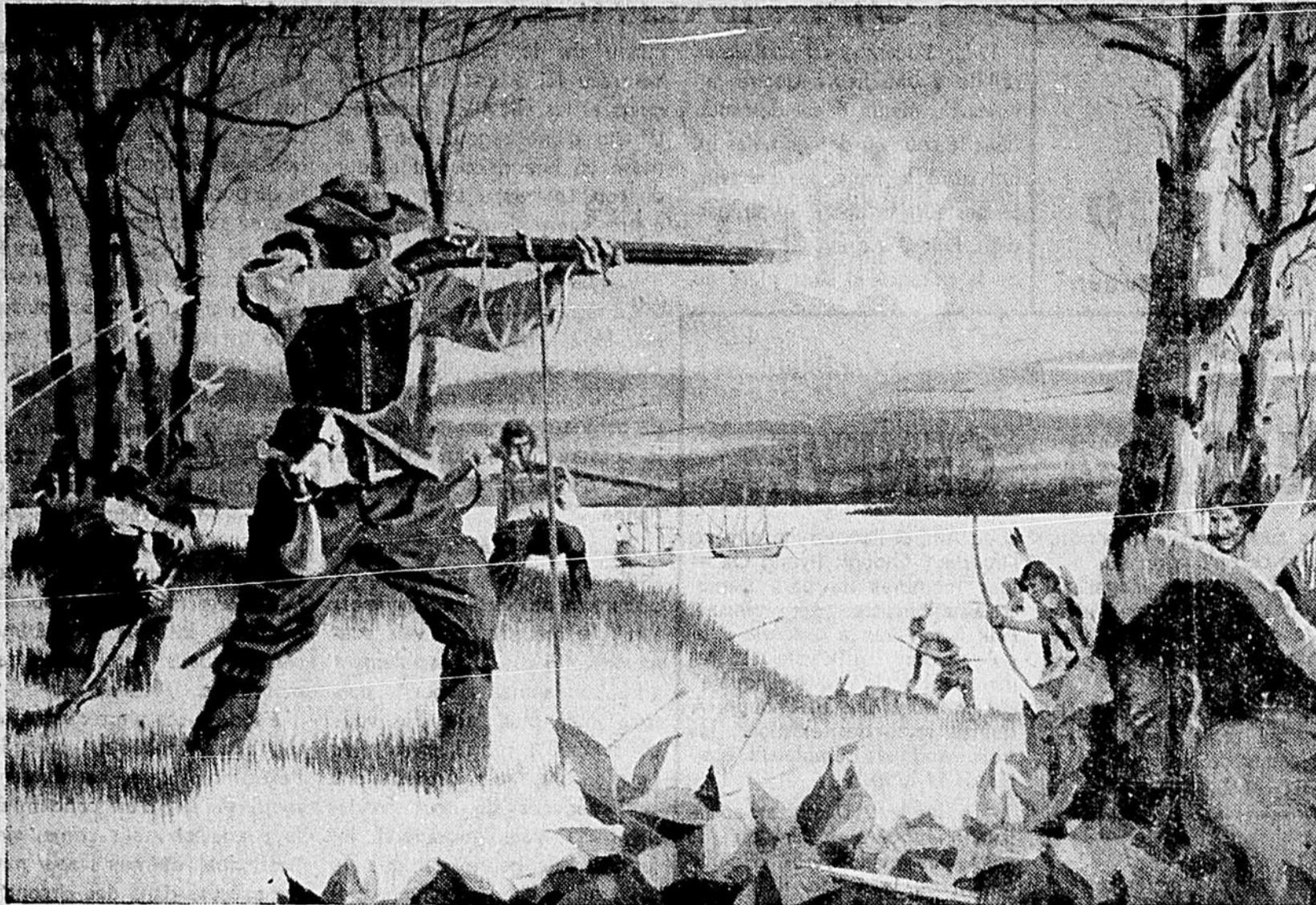
Il n'y a pas lieu de discuter

ici la question de droit, mais de relater un petit fait qui se serait passé au restaurant "Chez Son Père". C'est lundi, 24 mai; le "Canada Nouveau" vient justement de sortir des presses et Me Daniel Johnson est assis devant une bonne bouteille de vin, occupé à discuter le mérite du journal avec des amis. Voilà qu'un d'eux soulève le cas de cette "usurpation" de la part des propriétaires du "Nouveau Canada".

— On s'attend à ce que les bons pères fassent une demande d'injonction pour arrêter immédiatement la publication du journal, dit-il.

— Pourquoi faire tant de frais pour détruire cette feuille, aurait répliqué Me Johnson, en exhibant le journal. Examinez-la; vous voyez bien qu'elle tombe d'elle-même.

L'arquebuse, qui permit à Champlain de repousser les Iroquois, fut un gage de sécurité pour la colonie naissante de Nouvelle-France et ses alliés hurons. Mais c'était une arme lourde, encombrante, au tir extrêmement lent.

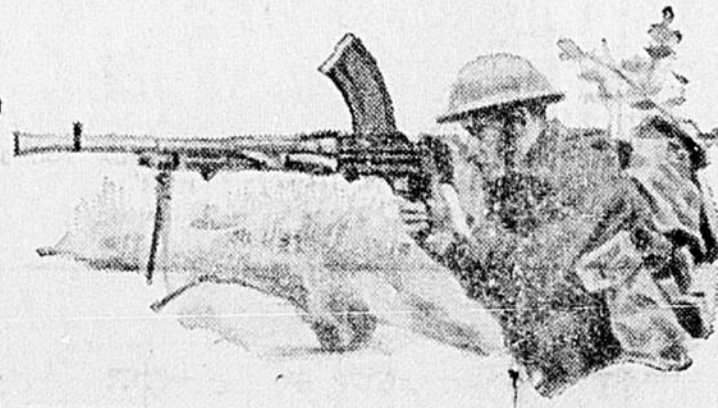


GAGE DE SÉCURITÉ

Pour décourager ou repousser l'agression, l'Armée canadienne possède un équipement moderne et perfectionné qui est un gage de sécurité pour nos familles.

Les jeunes gens énergiques qui désirent servir leur pays peuvent se tailler une belle carrière dans l'armée. En plus de vous donner une excellente formation militaire, l'armée vous enseignera une spécialité technique, vous fournira gratuitement la nourriture, le vêtement, le logement, les soins médicaux et dentaires, sans compter une foule d'avantages. Et vous toucherez un bon salaire qui augmentera avec les promotions.

Pour un emploi stable dans des conditions agréables, pour l'occasion de travailler avec l'équipement le plus moderne qui soit, pour une vie dynamique et fière au service de votre pays — enrôlez-vous dans votre armée.



La moderne mitrailleuse Bren, dont se sert l'Armée canadienne tire dix balles à la seconde. Il suffit d'une minute pour y introduire et tirer 135 balles.

ENRÔLEZ-VOUS DÈS AUJOURD'HUI DANS VOTRE ARMÉE

Dépôt des effectifs No 4, 772, avenue Sherbrooke, Montréal, T. 6302
Centre de recrutement, 1010, rue St-Catharine, ch. 203, Montréal
Tél.: WE. 3611, local 260
Centre de recrutement, 760, rue St-Zotique, Montréal, T. 6325

AL 65

A54-515P

MON JOURNAL

9 mai — Les criminels ne sont pas une invention récente; de jeunes criminels ne sont pas non plus une innovation. Ce qui est le plus frappant, c'est l'absence de motifs valables chez de nombreux jeunes gens s'adonnant à une activité coupable. S'ils avaient l'excuse d'avoir été élevés dans un milieu ténébreux, d'avoir dû lutter durement pour arracher leur croûte de pain... C'est rarement le cas. On songe bien davantage à l'acte gratuit que Gide a prêté comme une conquête précieuse à son Lafcadio. Ce qu'on peut s'égayer sur le sens du mot liberté! La jeunesse bourgeoise française traverse une crise évidente.

Dès la fin de l'occupation, ce sont les esclandres des J. 3. Plus récemment, à Paris, Jacques Fesch, un garçon de 24 ans et marié, appartenant à une honorable famille et disposant de confortables revenus, tue simplement pour jouer au gangster, se procurer l'évasion dont il éprouve le besoin. La liste est longue de ces coups de tête qui sont des coups de feu. Responsabilité des parents? Pour une bonne part. Ils sont les premiers à s'être laissés tourner la tête par un courant d'idées fausses; qu'ils ne s'étonnent pas ensuite du nihilisme foncier de leurs garçons et de leurs filles. Un observateur note ceci, que fêstine juste: "Au nom de la sempiternelle formule: il faut bien que jeunesse se passe, les parents ne savent plus freiner les jeunes, désemparés au milieu du fatras des philosophies libertaires et du mépris de tout ce qui fut bâti avant eux. Ils ne veulent pas se montrer des moralistes surannés. Ils capitulent devant les tâches que leur impose la vie moderne et ses multiples tentations".

10 mai — Comme il l'avait annoncé, le général de Gaulle s'est rendu dimanche place de l'Étoile où il a ex-

primé par sa présence un hommage silencieux au Soldat inconnu, sous la voûte de l'Arc de Triomphe. Cent mille Français, estime-t-on, l'accompagnaient, mais il se sont comportés plus bruyamment qu'il ne l'avait lui-même recommandé. C'est qu'ils avaient appris quelques heures plus tôt le désastre de Dien Bien Phu et qu'ils ont saisi cette occasion pour témoigner véhémentement de leur insatisfaction. Ils ont réclamé la démission du gouvernement Laniel, ils ont acclamé le général de la Libération. Quelle est donc aujourd'hui sa cote exacte auprès de l'opinion? Bien difficile de le savoir. J'ai sous les yeux, transmis par un service d'information, le compte rendu de sa retentissante conférence de presse du 7 avril. Il est pour la paix en Indochine et contre la C.E.D. Cela, nous le savons depuis longtemps. De Gaulle, c'est incontestable, demeure le champion d'une politique de grandeur. Le personnage possède de belles qualités humaines; n'a-t-il pas trop tendance à se considérer comme une espèce de divinité historique? A un journaliste faisant allusion à son passage au pouvoir, il fait cette réponse troublante: "Moi, j'étais la France, l'Etat, le Gouvernement. Moi, je parlais au nom de la France. Moi, j'étais l'indépendance et la souveraineté de la France. C'est d'ailleurs pourquoi, en définitive, tout le monde m'a obéi". Louis XIV ne se fut pas exprimé différemment. C'est en somme beaucoup de choses pour un seul homme, si grand qu'on veuille admettre qu'il soit.

11 mai — Par une pluie battante, je me dirige vers Sorel. J'aime cette route aux vastes horizons; il y a encore beaucoup de résidences anciennes, auxquelles s'ajoutent des maisons plus récentes et d'un goût douteux. Il y a

souvent disproportion entre la majesté du paysage et l'exiguïté frileuse de petits villages somnolents. Je comprends l'étonnement d'un Louis Bertrand, dont je lis actuellement *Mes Ambassades*, découvrant le Canada. L'écrivain parle de ces "grandes plaines d'une majestueuse monotonie, interrompues de loin en loin par certains aspects modérés qui rappellent des coins de notre Beauce ou de notre Loire". Ce qu'il ne peut surtout oublier, et son jugement n'a rien d'antipathique, c'est "toujours ce sentiment de démesure, d'étrangeté, de complet dépaysement, d'inadaptation enfin

par
**Roger
DUHAMEL**

que j'avais éprouvé d'abord devant l'immensité frigidité des paysages". Serions-nous dans un pays où la nature érase l'homme?

12 mai — Il existe de par le monde quelque 80.000 superstitions; à chacun les siennes. On s'imagine généralement qu'elles sont le fait exclusif de peuplades arriérées, de ces tribus lointaines qui ne bénéficient pas des avantages de notre haute civilisation. C'est se tromper lourdement. En fait, il y a peu d'humains qui ne sacrifient inconsciemment à quelques-unes de ces superstitions. On répugne à se trouver treize à table, on évite de passer sous une échelle, on accroche un fer à cheval au-dessus d'une porte, on redoute les conséquences malheureuses d'une glace brisée ou du sel renversé, etc. Bien entendu, on s'empresse de toucher du bois pour ne pas faire fuir la chan-

ce. Cette dernière pratique est à la fois un recours à la magie, un apaisement de l'anxiété ou de l'inquiétude, un moyen de défense contre l'envie et surtout un signe que la personne qui s'abandonne à cette superstition manque de maturité émotionnelle. C'est la conclusion d'un psychiatre américain, c'est au fond de l'observation courante.

Les gens les plus superstitieux sont en général des instables et des nerveux, mal adaptés aux conditions de la vie et toujours prêts à céder à la panique.

13 mai — J'assiste pour la première fois à une séance de la Commission Tremblay. C'est l'occasion de revoir le vieil immeuble du Palais de Justice où je n'ai pas mis les pieds depuis une quinzaine d'années. Il n'a guère changé; sa vétusté demeure sympathique. Il n'en va pas ainsi sans doute pour ceux qui doivent le fréquenter quotidiennement. Les commissaires ont une apparence débonnaire. Ils écoutent avec une patience admirable la lecture de longs exposés qu'ils ont au reste eu l'occasion de lire d'avance à tête reposée. J'ai l'impression qu'il y a là de la perte de temps. Pourquoi les commissaires ne se contentent-ils pas de poser aux comparants quelques questions pour éclaircir certains points du mémoire qui leur sembleraient manquer de précision? Après tout, cela ne me regarde en rien, je n'ai en vue que leur épargner une besogne aussi fastidieuse qu'inutile.

14 mai — Je passe une heure à CKAC pour enregistrer la première d'une nouvelle série d'émissions. L'animateur est Jean-Louis Gagnon: c'est déjà un gage de succès. Mon coéquipier est l'érudit et disert Jean-Jacques Lefebvre, un archiviste qui

Crever le Plafond

Alaric Villebois, le liftier du Grand-Hôtel, était un être malheureux. Il avait pour cela trois bonnes raisons. La première était qu'il portait un prénom ridicule — du moins aux yeux de ses contemporains; la seconde, qu'il était laid et rachitique; la troisième, qu'il faisait un métier abrutissant.

Ces trois raisons s'enchevêtraient d'ailleurs: nul n'aurait trouvé ridicule qu'Alaric se prénommât Alaric s'il avait eu la prestance et la beauté virile d'un Goth... ou d'un Clark Gable et son métier de liftier n'eût pas manqué d'intérêt ni d'avantages, s'il n'avait été rachitique et laid; un liftier ne cesse de véhiculer des personnalités importantes, de belles jeunes femmes vaporeuses, évaporées, vampirisantes.

Mais Alaric n'était que le nabot Alaric, le timide Alaric, l'insignifiant Alaric. Jamais un personnage important ne lui avait offert un cigare, ou deux places pour la "Veuve Joyeuse"; jamais une des belles jeunes femmes qui, dans la cabine étroite, le frôlaient, le pressaient, lui envoyaient des bouffées de parfum, ne s'était avisée que ce petit jeune homme contrefait pût être "quelqu'un", avoir une âme, des rêves, des désirs. Elles passaient devant lui, hautes, les yeux ailleurs, disaient un chiffre et, quelques secondes plus tard sans l'avoir une seule fois regardé pendant le trajet, elles quittaient la cabine sur un merci imperceptible et s'éloignaient dans les couloirs feutrés en balançant la croupe.

Aucune d'elles ne lui avait jamais demandé à l'aider à porter ses valises, de lui faire une commission quelconque. Il n'existait pas pour elles; il existait si peu qu'il leur arrivait, comme si elles avaient été seules dans l'ascenseur, de relever devant lui leur jupe pour rattacher leur bas ou de se faire d'affreuses grimaces dans la glace de leur poudrier pour un "raccord".

Alaric en écuma de rage, plus tard, quand il se retrouvait dans sa petite chambre du septième, qu'il gagnait par un escalier de service fort raide et non point par l'ascenseur, interdit au personnel.

Or, un soir, quelque chose d'étrange arriva. Profitant d'un moment d'inattention du por-

tier, qui ne l'aimait guère.

Alaric, qu'un liftier de nuit allait remplacer d'un instant à l'autre, décida de monter chez lui par l'ascenseur et non par l'escalier de service. C'était un acte de protestation parfaitement gratuit, puisque personne n'en serait témoin; du moins Alaric se serait-il prouvé, à lui-même, qu'il était capable de "faire quelque chose", de se conduire comme un homme.

Il était si fatigué par toute une journée de claustration dans cette cabine d'acajou qu'il ne se rendit pas compte, tout d'abord, de la lenteur inaccoutumée de l'ascenseur;

Une Nouvelle de Jean Rousselot

il en prit seulement conscience quand il vit passer devant ses yeux le voyant lumineux du sixième et avant-dernier étage.

"Mais se dit-il, ce n'est pas mon affaire de signaler cela je me ferais attraper; Joseph (le liftier de nuit s'appelait Joseph) va s'en apercevoir et fera le nécessaire". Déjà, il allongea le bras pour être prêt à ouvrir la porte lorsque la cabine serait arrivée au bout de sa course... quand il se produisit ceci, qui le stupéfia: le voyant lumineux du septième, qu'il avait vu apparaître au-dessus de sa tête, descendait, descendait toujours... disparaissait dans les profondeurs et l'ascenseur continuait, continuait de l'élever, s'élevait, s'élevait encore, ne s'arrêtait plus...

Alaric cria de terreur mais il n'entendit pas son cri; une étrange torpeur l'envahissait soudain, à laquelle il se sentait céder, effrayé et ravi tout ensemble et, déjà, plus ravi qu'effrayé. Maintenant, dans un doux ronronnement, la cabine d'acajou glissait entre des parois étrangement douces au regard; était-ce du velours ou de la soie? Alaric pensait également à de géants pétales de rose ou à l'intérieur nacré des coquillages marins. Il ne se posa bientôt plus de questions et, quand l'ascenseur s'immobilisa,

sa enfin, il trouva naturel que la porte s'ouvrit d'elle-même, naturel d'être accueilli par toutes les jeunes femmes parfumées qu'il avait transportées au cours de sa vie de liftier, naturel que cette foule bien vêtue, riche et parée, s'inclinât devant lui, naturel que le lieu où il était arrivé fût paré de tentures précieuses, garni de meubles luxueux et bizarres, animé de jets d'eau chanteurs et de vols d'oiseaux multicolores...

Il était moelleusement étendu sur un sofa, avec une belle créature qu'il avait choisie entre toutes pour sa peau laiteuse et ses cheveux d'ébène, quand il reprit conscience de sa laideur; il l'avait tout à fait oubliée; or, dans la position qu'il occupait, il faisait face à un grand miroir de Venise qui lui renvoyait son image. Oui, c'était bien lui, ce pauvre nabot aux joues creusées, aux bras de faucheur, au bréchet saillant...

Mais alors, comment se faisait-il que cette femme si belle ne se dérobaît pas à ses caresses, les provoquait au contraire et lui donnait toutes les marques d'une passion de feu? Alaric allait se retourner vers sa compagne pour l'interroger quand il s'aperçut que celle-ci, si proche de lui pourtant, ne se reflétait pas dans la glace, et pas davantage le sofa, les somptueux coussins, et pas davantage les palmiers, les jets d'eau, les tentures de l'arrière-plan.

Alaric était seul sur le sofa, un sofa... qui n'était qu'un modeste lit de fer à couverture grise, et il n'y avait autour de lui que les murs nus d'une chambre de domestique; au plafond, ne brûlaient point des lustres de cristal mais une ampoule sans abat-jour, araignée maigre au bout d'un fil... Alaric se leva tout d'une pièce, hagard, son cœur soudain privé de sang... et puis il se laissa retomber sur son lit, car c'était le sien, et commença à délayer ses chaussures. Il avait dû rêver longtemps car, déjà, le jour l'éclairait timidement le verre dépoli de la lucarne. Dans deux heures, il faudrait redescendre... par l'escalier de service où le rêve ne tend point de pièges.

On ne creve pas le plafond quand on est laid, quand on est pauvre.

BRADING

PRÉSENTE la

LAGER "Cinci"



Bière de riz de choix

Gagnante du Premier Prix de Paris 1953

MAINTENANT À MONTRÉAL

(Attention, ô cher typo, à cette cascade de guillemets et de traits !).

Roger DUHAMEL
de l'Académie canadienne-française.

Une nouvelle guerre ISRAËLO-ARABE est-elle possible ?

Depuis Octobre 1953, l'Organisation de Supervision de la Trêve (T.S.O.) des Nations Unies, a été saisi de près de six cents plaintes, tant jordanien qu'israélien. Six cents incidents de frontière en six mois, sans compter ceux qui se sont produits sur les frontières libanaise, syrienne et égyptienne.

Une nouvelle guerre israélo-arabe est-elle possible? Non, sans doute. Les grandes puissances s'y opposeraient et elles ont les moyens de pression nécessaires. Il ne semble pas que Juifs ou Arabes soient assez insensés pour passer outre.

Mais on peut s'attendre à une action de courte durée, dont l'ampleur dépasserait la portée d'un simple incident de frontière. Quelques journées de vifs combats qui permettraient aux forces israéliennes l'occupation de points stratégiques plus favorables que ceux qui leur sont accordés par le tracé actuel des frontières.

De leur côté, les Etats de la Ligue arabe ne sont pas encore réconciliés avec l'existence de l'Etat Juif trop dynamique à leur gré. Ils craignent l'expansionnisme israélien. Leur ambition, en plus, serait de renvoyer les quelques centaines de milliers de réfugiés palestiniens chez eux, sur les terres que ceux-ci ont abandonnées devant l'avance juive. Les Juifs ont saisi ces terres et les mettent en valeur, mieux que les Arabes ne le faisaient, il faut l'admettre.

Les gouvernements arabes encouragent, donc les réfugiés à faire des incursions en territoire israélien, à piller les récoltes, à voler le bétail. Ils les encouragent et les protègent même à l'occasion. C'est là, dans la majorité des cas le but des infiltrations de maraudeurs. Il arrive que des fermiers juifs soient abattus. On évalue à près de cinq cents le nombre d'Israéliens tués au cours des trois ou quatre dernières années par les maraudeurs. Mais les Israéliens ne disent pas combien d'infiltrés ont été tués par eux; leur nombre, disent les observateurs des Nations Unies, dépasse largement les cinq cents. Mais il y a rarement eu d'expédition militaire arabe proprement dite — exception faite de l'embuscade de la Côte des Scorpions, dont nous parlerons plus loin.

Du côté juif, cependant, si les incursions en pays arabe sont plus rares, elles revêtent chaque fois l'aspect d'un raid militaire organisé, raids de représailles en général. Qibya, en octobre dernier, Nahalin, le 29 mars, Fusan le 7 avril...

D'où la tension. De part et d'autre on s'accuse de mauvaises intentions, on se méfie et on prend des précautions. On attend l'occasion, on la recherche même peut-être.

Ainsi, réorganisation et renforcement de la Garde Nationale en Jordanie, travaux de terrassements, tranchées anti-chars autour des aéroports. Mais tout se fait discrètement et sans fièvre, et le voyageur non averti ne décèle rien de tout cela. La vie en Jérusalem Vieille Ville (jordanienne), comme à Amman et dans d'autres villes de Jordanie continue calme et laborieuse sans aucun signe apparent de nervosité.

De même en Israël. Le calme et la confiance règnent. L'armée la plus forte d'Asie Mineure (quelque soixante dix mille hommes) sous les drapeaux, dotés d'un équipement et d'un armement ultra-modernes, encadrés d'officiers dont beaucoup sortent d'académies militaires de l'étranger, est prête à toute éventualité, et la population le sait et se sent en sécurité. Les deux incidents les plus récents constituent des exemples frappants de la tension existant entre les deux pays.

L'affaire de la cote des scorpions

L'incident qui a le plus choqué l'opinion publique israélienne est sans doute l'attaque, par des inconnus, d'un autobus, le 17 mars dernier.

Onze Israéliens en vacances, revenant d'une fête au bord de la Mer Rouge, ont été massacrés.

Cet incident a entraîné le retrait de la délégation israélienne de la Commission Mixte d'Armistice israélo-jordanienne.

Embuscade montée par des gens "de métier".

La toute première réaction des Israéliens fut d'accuser la Jordanie, sans preuves autres qu'une "conviction morale". La frontière n'étant qu'à une vingtaine de kilomètres, à vol d'oiseau, du lieu de l'attaque, il n'y avait pour eux aucun doute possible.

Il semble que des raisons politiques aient poussé le gouvernement de Jérusalem à faire porter le blâme sur la Jordanie. M. Moshe Sharett, Premier Ministre,

ces traces menaient naturellement à la frontière jordanienne. Bien qu'elles s'arrêtassent à onze kilomètres de là! Que ces traces aient en grande partie été pour le moins imaginaires semble indiqué par le fait qu'une valise, volée dans l'autobus, fut par la suite découverte dans un ravin, à quelque cinq cents mètres du théâtre de l'attaque et à plus de deux cents mètres, à gauche, de la piste suivie par chiens et pisteurs! Elle n'avait pu être lancée si loin, quelqu'un avait dû l'y porter, comment peut-il se faire que les traces de ce quelqu'un n'aient pas été trouvées?

M. Sharett, au cours d'une entrevue avec le Général Vagn Ben-Nike, s'efforça de le convaincre et demanda, exigea même, une condamnation de la Jordanie, affirmant que les résultats de l'enquête prouvaient formellement que les agresseurs venaient de la Jordanie. Il donnait même, sans vouloir révéler la source de ses informations, le nom de trois suspects, dont nul ne put trouver trace à l'adresse indiquée... et dont on ne parle plus depuis. Or l'enquête était loin d'être terminée, au moment de cette entrevue, et toute assertion de ce genre ne pouvait être qu'arbitraire.

Elle ne tenait nul compte de la nature du terrain, dans l'autre direction, vers l'Ouest, donc vers Gaza, zone occupée par l'Egypte. Et si la distance était beaucoup plus grande, 65 kilomètres, le cheminement était beaucoup plus aisé. Pistes très praticables, routes, même, peu fréquentées, à travers le désert du Néguev. En somme, terrain rêvé pour un raid de commandos. Et 65 kilomètres ne sont rien, dans telles conditions, pour un groupe bien entraîné et en pleine forme. Or les observateurs des Nations Unies, qui poursuivent leur enquête indépendamment des Israéliens, ont appris depuis que trois commandos égyptiens étaient arrivés à Gaza, quelques jours avant l'affaire de la Côte des Scorpions. Les mouvements de deux de ces petites unités à l'époque de l'embuscade sont connus. Mais on ignore tout de la troisième. Où était-elle, que faisait-elle?

Où en est la thèse israélienne dans ce cas. Et pourquoi avoir (Suite en page 4)

LA DAME DE PIQUE

La mort, il n'y a que ça de vrai. Voilà sûrement la réflexion que se feront nos lecteurs en parcourant cet article, qui n'a d'autre but que d'illustrer un lieu commun.

Mais les chroniques judiciaires, qui tombent de plus en plus dans la nécrologie, nous invitent à répondre, dans la mesure du possible, à ces trois questions capitales:

Qu'est-ce que la mort?
Qu'est-ce que le meurtre?
Qu'est-ce que le suicide?

"Nous vivons notre mort", disait Héraclite. En regard des spéculations de la métaphysique hindoue, par exemple, ce propos est d'un optimiste. Que signifie vivre sa mort? Cela signifie que chaque moment de la vie humaine gruge un peu de la substance végétative et animale qui constitue l'homme; qu'à chaque instant de son existence, l'homme est comme aspiré par une force qui le contraint, peu à peu, à une stabilité défilante. Vivre sa vie est un leurre abominable. La vérité est que l'homme vit sa mort, inconsciemment ou non.

Celui qui traverse les années, les mois, les semaines et les jours en sachant qu'à chaque heure il se décompose avec une lenteur moindre, a conscience de vivre pleinement sa mort. Contre cette pensée, la pensée de la mort ne peut rien ou elle est source de joie.

Aucune sagesse n'est possible si notre conscience ne nous fait d'abord un devoir de vaincre la peur que nous cause la mort. Dès qu'un homme a compris que la vie n'est qu'une exorcisation de la mort, il est en état de comprendre le sens de la douleur et le sens de la joie.

Quoi qu'il en soit, les fleuves de la vie et de la mort coulent sur le même versant et fertilisent la même terre. L'essentiel de la sagesse est de remonter la pensée à la source de ces fleuves: la puissance de la nature. Et,

à force de méditation, le sage s'identifie à cette puissance au point de s'y perdre; par où il accède au parfait Bien-Etre.

Entre le temps et l'éternité, il y a l'espace d'un cri, ou d'un bâillement. De même, entre l'angoisse et la liberté il y a place pour un grand mot: philosophie.

Notre société a une peur malade de la mort; et, pour remédier au mal, elle invente des symboles, de fausses valeurs dont la fonction est de rassurer les hommes. La sociologie, comme jadis la philosophie, est née de cette peur et s'est développée conformément au besoin de sécurité auquel le monde socratique avait depuis longtemps satisfait, que la métaphysique avait dépassé, mais que la psychologie irrationnelle de notre époque devait recréer. On voudrait que la sociologie remplace par des formules les réponses que chaque individu doit trouver par lui-même et pour son propre compte.

Ces considérations nous amènent naturellement à examiner le problème du meurtre, qui dans la plupart des cas est une solution.

On ne tue pas un homme parce qu'on le hait; on le tue parce que, sur son regard, on s'est vu stupide une seule fois, ne se supporte désormais plus. Dès lors, on ne veut plus que la pensée de cet homme ou sa physionomie soit un témoignage vivant de telle bêtise dont on a fait preuve en sa présence ou en présence d'un tiers. On tue parce qu'on a pris l'habitude de se haïr en sa victime. Voilà toute la philosophie du meurtre habituel, lequel se distingue du meurtre avec préméditation au sens où la justice entend ce mot. Julien Sorel n'avait pas prémédité son crime.

Il croyait l'avoir prémédité, et le jury l'en tint responsable à ce degré. L'acte était volontaire, certes, mais irréfléchi, spontané. Le jeune

homme a voulu tuer son ancienne maîtresse pour se soulager le cœur, ou plus justement pour se punir d'en avoir été la dupe.

La plupart des meurtres avec préméditation n'auraient jamais été commis si l'idée de mettre au point un montage ne s'était progressivement substituée, dans l'esprit de l'assassin, à l'idée pure et simple

de supprimer un ennemi. Car, en général, le mépris suffit à la suppression d'un être humain.

Un esprit médiocre commet annuellement une cinquantaine de meurtres blancs.

On assassine en pensée, et, parce que le sang ne coule pas, on se croit justifié. Mais du moment qu'une imagination un peu forte a la matière suffisante pour présenter à l'esprit une scène qui le séduit par son architecture rationnelle, l'esprit n'est pas loin de concevoir l'acte qui fera vivre la scène. L'esthétique de l'assassinat est un aspect intéressant de la vie sociale; le crime spectaculaire s'y rapporte d'assez près. Les criminologistes ont peut-être jusqu'ici trop négligé cet aspect du crime qui leur en livrait parfois le mobile: la beauté de l'action. Pour plusieurs d'entre eux, la société est un organisme dont certaines fonctions continuent de s'exercer même après que les besoins auxquels elles répondaient ont cessé de se manifester. Il en résulte une perte d'énergie formant résidu quelque part. L'influx vital diminue, l'inertie croît en proportion, des abécés se sent, grossissent et éclatent: c'est une épidémie de meurtres. Seulement, la société, qui était malade,

se trouve par suite de l'éruption comme vidée de son pus, libérée. Le mécanisme social, de défec-tueux qu'il était, se rajustera de lui-même. La théorie se précise à mesure qu'elle se vérifie; la raison est de plus en plus satisfaisante; mais on attend toujours avec anxiété le prochain accès.

Si le meurtre n'était à la vérité

par MARMOR

de supprimer un ennemi. Car, en général, le mépris suffit à la suppression d'un être humain.

Un esprit médiocre commet annuellement une cinquantaine de meurtres blancs.

On assassine en pensée, et, parce que le sang ne coule pas, on se croit justifié. Mais du moment qu'une imagination un peu forte a la matière suffisante pour présenter à l'esprit une scène qui le séduit par son architecture rationnelle, l'esprit n'est pas loin de concevoir l'acte qui fera vivre la scène. L'esthétique de l'assassinat est un aspect intéressant de la vie sociale; le crime spectaculaire s'y rapporte d'assez près. Les criminologistes ont peut-être jusqu'ici trop négligé cet aspect du crime qui leur en livrait parfois le mobile: la beauté de l'action. Pour plusieurs d'entre eux, la société est un organisme dont certaines fonctions continuent de s'exercer même après que les besoins auxquels elles répondaient ont cessé de se manifester. Il en résulte une perte d'énergie formant résidu quelque part. L'influx vital diminue, l'inertie croît en proportion, des abécés se sent, grossissent et éclatent: c'est une épidémie de meurtres. Seulement, la société, qui était malade,

que le fait divers dont les journaux s'emparent pour nourrir fidèlement l'imagination de leurs millions de lecteurs, on applique des mesures préventives, purement sociales, avec l'espoir de voir décroître jusqu'à zéro le nombre des assassins. On pourrait ainsi résoudre le problème de la criminalité, comme certains Etats sont parvenus à résoudre le problème du chômage soit en appliquant la force au lieu du droit, soit en employant une partie des citoyens à des travaux qui leur étaient toute envie de penser. Malheureusement, aucune des mesures juridiques que la justice a prises jusqu'à présent n'a pu empêcher les meurtres de se commettre: leur fréquence n'en a même pas été amoindrie. Chaque année de nouvelles méthodes éducatives sont mises à l'essai dans les maisons de correction, et la délinquance juvénile augmente au lieu de diminuer. Sans doute faudrait-il considérer ici certains facteurs économiques, démographiques et autres. Reste que le meurtre habituel s'explique d'abord par des raisons psychologiques, donc par le caractère même des individus. La condition de l'individu mérite également d'être examinée, mais elle n'explique en réalité que le meur-

tre accidentel. Entre cette forme accidentelle, occasionnelle du meurtre et sa forme habituelle, il y a manifestement une différence de nature; la justice devrait en tenir compte, puisque la gravité n'est pas la même au point de vue moral.

Qu'est-ce que le meurtre habituel? C'est l'acte de tuer qui porte en soi sa raison d'être, crime qui ne peut avoir d'autre mobile qu'une idée fixe formée par l'orgueil, l'amour-propre ou l'ambition morale de se prouver qu'on est libre, fort et supérieurement intelligent. On tue alors par besoin de supprimer un être dont la présence gêne celle qu'on veut faire sentir. Ce crime se distingue donc essentiellement du meurtre accidentel, celui-ci ayant pour mobile le vol, l'intérêt, la peur, l'instinct de conservation ou tout autre facteur étranger à la psychologie supérieure de l'individu. Lorsque la justice humaine partira de cette distinction fondamentale pour poursuivre le crime, elle sera sûre de le punir suivant la justice idéale.

Le suicide est de plusieurs sortes: c'est une folie passagère dont les symptômes sont à peine apparents et les suites presque toujours définitives; c'est un pur divertissement de l'âme; c'est une distraction volontaire; c'est une preuve du pessimisme moral; c'est une gageure où l'on a mis sur l'impossibilité de l'enfer.

Pareils à de grands yeux pleins d'un sommeil étrange, ces deux étangs qu'un monticule sépare au milieu de la plaine me fascinent: je reposerais volontiers au fond de l'un d'eux, si leur profondeur n'était également trop superficielle.

MARMOR

"Province of Quebec District of Montreal No. 35273"

SUPERIOR COURT

DAME ANGELA STRANO, Plaintiff

- vs -

JAMES ACCURSO, Defendant

An action in separation as to property has been instituted in this cause.

MONTREAL, May 6th, 1954.

John Schlessinger, B.A., LL.B., Attorney for Plaintiff

15-22-29m-5j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que CHRISTINE BERNARD KELLER, épouse de VIOLET DORIS HUBBARD MACGREGOR, de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente session, à sa prochaine, ou à la suivante, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, ERIC MOONEY, vendeur de la cité et du district de Montréal, province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, province de Québec, ce vingtième jour de mai, 1954.

GAMEROFF & FENSTER, Procureurs de la requérante,

Suite 1003, 100 rue St-Jacques, Montréal, Qué.

5-12-19-26j

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que VIOLET DORIS HUBBARD MACGREGOR, de Montréal, Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine ou à sa session immédiatement suivante, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, ERIC MOONEY, vendeur de la cité et du district de Montréal, Québec, pour cause d'adultère.

MONTREAL, 2 avril, 1954.

MERCER & MERCIER, Procureurs de la requérante,

637 rue Craig street, Montréal, Québec.

5-12-19-34j

LE CALENDRIER DE

chez nous

PRÉSENTÉ PAR

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

JUIN

DIMANCHE LUNDI MARDI MERCREDI JEUDI VENDREDI SAMEDI

Calendrier présenté par Molson's pour rappeler aux Canadiens d'aujourd'hui les événements sérieux ou joyeux qui ont marqué les années écoulées.

Dessins par Gordon

1 1871-ÉMISSION DES PREMIÈRES CARTES POSTALES PAR LE MINISTÈRE DES POSTES DU CANADA

2 1809-LE CONSEIL MUNICIPAL DE DELORIMIER TIENS SA DERNIÈRE ASSEMBLÉE AVANT D'ÊTRE INCORPORÉ À LA VILLE DE MONTRÉAL

3 1813-DES VOILIERS AMÉRICAINS SONT CAPTURÉS SUR LE RICHELIEU

4 1914-EDOUARD FABRE GAGNE LA COURSE (5 MILES) DE KINGSTON

5 1932-UN ESSAI D'ABEILLES CAUSE UNE VÉRITABLE PANIQUE DANS LES RUES DE ST-HENRI

6 1944-LES CANADIENS DÉBARQUENT EN NORMANDIE

7 1892-LE GOUVERNEMENT OFFRE 120 AU FERMIER QUI CONSTRUIT LE PREMIER GILD DANS SA PAROISSE

8 1731-DE LA VERENDYSE ENTREPREND DE MONTRÉAL SON VOYAGE VERS L'OUEST CANADIEN

9 1819-PREMIÈRE ENVOIÉE À LONGUE DISTANCE AU CANADA D'HALIFAX AUX TROIS-RIVIÈRES

10 1862-LES PREMIERS TRAINS À CHEVAUX EN-TRENT EN SERVICE, RUE NOIRE-D'AVE À MONTRÉAL

11 1806-POUR LA PREMIÈRE FOIS ON FAIT DESCENDRE UN TRAIN DE BOIS LE LONG DE LA RIVIÈRE OUTAOUAIS

12 1915-5000 PERSONNES ASSISTENT À L'INAUGURATION DES GROTTES LUMINEUSES ET DU PONT RUSTIQUE DU PARC LAFONTAINE

13 1776-LES AMÉRICAINS QUITTENT MONTRÉAL

14 1817-LOUIS-HÉBERT PREMIER CULTIVATEUR CANADIEN, DÉBARQUE À TADOUSSAC

15 1892-UN CYCLONE FRAPPE STE-ROSE

16 1947-SEIZE FRAPPEURS DE L'ÉQUIPE DE NEWARK SONT RETIRÉS AU BISTON PAR JACK BANTA DES ROYAUX

17 1912-LES PREMIÈRES COURSES DE CHEVAUX PUR-SANG ONT LIEU À VALLEYFIELD

18 1833-LE CHEMIN DE FER ENTRE QUÉBEC ET LE LAC ST-JEAN EST INAUGURÉ

19 1937-CRIP POLLI DES ROYAUX LANCE UNE PARTIE SANS COUP SUR

20 1900-BREF APERÇU DES PRIX DU TEMPS: OEUFS FRAIS-12¢ LA DOUZAINE SIROP D'ÉRABLE-75¢ LE GALLON

21 1764-PREMIÈRE ÉDITION DU JOURNAL BILINGUE-LA GAZETTE DE QUÉBEC

22 1865-ON ÉRIGE LE MONUMENT À MAISONNEUVE SUR LA PLACE D'ARMES À MONTRÉAL

23 1935-DUC GAUTREAU DES ROYAUX COMMET SA PREMIÈRE ERREUR AU CHAMP APRÈS AVOIR EXÉCUTÉ 288 JEUX SANS FAUTE

24 1907-LÉVIS PREND OFFICIELLEMENT POSSESSION DE SON AQUEDUC

25 1932-CONFLAGRATION À CHICOUTIMI

26 1914-UN CHEF DE DISTRICT DE POMPIERS BRISE DEUX VOITURES EN SE RENDANT À UN INCENDIE

JOUR HISTORIQUE 7 juin 1689—Frontenac redevient gouverneur de la Nouvelle-France.

MAISON FONDÉE EN 1786

Une nouvelle...

(Suite de la page 3)
quitté la Commission Mixte d'Armistice en claquant la porte? Serait-ce pour tenter de jeter le discrédit sur l'Organisation des Nations Unies?

L'affaire de Nahalin

Le 29 mars, peu après minuit, un groupe d'Israéliens pénétra dans le village jordanien de Nahalin, à deux kilomètres sud de Bethléem et à six kilomètres de la frontière israélienne. A la grenade ou à la dynamite, ils faisaient sauter les portes, faisaient irruption dans les maisons et mitraillaient tout ce qu'ils trouvaient. Deux autres groupes restés aux approches du village établissaient des bouchons et minaient les deux voies d'accès. Un camion de Gardes Nationaux israéliens, sautaient sur une mine. Des renforts de Légion arabe arrivaient et la bataille s'engageait, violente et courte, et les assaillants se retiraient. Bilan: neuf Jordaniens (dont une femme) tués, seize blessés, sept maisons atteintes, l'intérieur de la Mosquée saccagée. Du côté israélien, des blessés graves, des morts sans doute. Des traces de sang permettaient de suivre la retraite du groupe jusqu'au-delà de la frontière en territoire israélien. Le gouvernement de Jérusalem démentit avoir eu aucune connaissance de l'attaque qui fut qualifiée d'"action locale" par M. Sharrett au cours d'une conférence de presse le même jour.

On apprit pourtant à l'Organisation des Nations Unies, que le gouvernement aurait eu vent du plan d'attaque et aurait simplement demandé "que les femmes fussent épargnées".

De plus, une haute personnalité de Galilée affirme que l'attaque fut exécutée par des Druses, encadrés de gradés israéliens, qui subirent de lourdes pertes (une vingtaine de tués et blessés). Le chiffre des pertes semble exagéré car le nombre des assaillants ne dépassait pas 40. Les Jordaniens avaient parlé de deux cents hommes et même d'un bataillon. Exagération qui s'explique par le fait que les autorités jordaniennes réorganisent et renforcent la Garde Nationale et voient une bonne propagande pour le recrutement de volontaires dans une "victoire" éclatante de la Garde à Nahalin.

Que veut Israël?

On voit mal ce que les Israéliens pourraient espérer gagner par un coup de force qui ne pourrait laisser l'Angleterre indifférente. Il est certain que l'armée israélienne bousculerait sans peine l'armée jordanienne et atteindrait en quelques jours (trois ou quatre au maximum) cette frontière naturelle tant convoitée qu'est le Jourdain. Mais l'Angleterre, liée, par son traité avec la Jordanie serait alors obligée d'intervenir et de mettre les Israéliens en demeure de retourner sur leurs positions de départ.

Une campagne expansionniste semble donc exclue actuellement. Mais il se peut qu'Israël cherche à créer une situation de fait telle que les grandes puissances se trouvent obligées de faire pression sur les Etats Arabes pour les amener à négocier avec Israël et éventuellement faire la paix.

Israël commet cependant de lourdes fautes. Ayant une thèse excellente en ceci que les Jordaniens refusaient l'invitation du Secrétaire Général des Nations Unies, M. Dag Hammarskjöld, à des conversations directes en application de l'article douze de la Convention d'Armistice il compromet son avantage et s'aliène l'opinion internationale en se retirant de la Commission Mixte d'Armistice, seul organisme existant lui permettant d'avoir quelques contacts avec la Jordanie et qui, bien que très imparfait, permet pourtant le règlement pacifique de certains problèmes mineurs.

En plus, il se prive de tout recours en cas d'incidents ou d'agression, tandis que les Jordaniens qui ont conservé le moyen de faire entendre leur voix — puisqu'ils continuent à siéger à la Commission d'Armistice — ont réussi à faire condamner Israël pour l'incident de Nahalin.

L'aide-mémoire secret de Mao Tse-Tung

et la vaste "expérience" du sénateur Knowland

Washington — Les observateurs diplomatiques se demandent mardi les raisons de la publicité soudaine qui vient d'être accordée au prétendu "Aide-mémoire de Mao Tse-Tung" que le sénateur William Knowland, leader de la majorité Républicaine avait fait inscrire au "Congressional Record" voilà plus d'un mois, le 29 avril dernier.

Dans l'entourage du sénateur républicain de la Californie, on déclare que le sénateur n'est pas à l'origine de cette publicité inopinée. On se refuse naturellement à indiquer la ou les sources qui ont permis au leader de la majorité Républicaine d'obtenir ce document qui aurait été remis par M.

Chou En Lai, ministre des affaires étrangères de la Chine communiste au gouvernement soviétique en mars 1953, à un moment où Pékin cherchait à obtenir une aide accrue de l'URSS.

On ne paraît pas douter à Washington de l'authenticité de ce document dont le texte diffuse aujourd'hui ne donne d'ailleurs que les grandes lignes. Si ce document n'est pas cent pour cent véridique il semble du moins plausible, estime-t-on généralement.

Certains observateurs politiques tiennent toutefois à rappeler que le sénateur Knowland qui est un des avocats les plus constants d'une politique de fermeté envers la Chine communiste a des attaches étroites avec le maréchal Tchang Kai Tchek et on paraît en droit de se demander si cet "aide-mémoire" ne lui a pas été communiqué par les services de renseignements des autorités nationalistes de Formose.

Certains des documents transmis dans le passé par ces services aux fonctionnaires ou aux personnalités politiques des Etats-Unis se sont révélés utiles.

D'autres ont par contre été accueillis avec la plus grande circonspection. On peut d'autre part se demander si ces renseignements n'ont pas été transmis par M. Youri Rastvorov, ancien deuxième secrétaire auprès de la mission soviétique à Tokyo, porté "disparu" en janvier dernier.

M. Rastvorov passe pour être au courant des plans à longue échéance du communiste en Extrême-Orient. Mais il y a lieu de penser que les secrets qu'il a pu confier aux services de renseignements américains demeurent soigneusement gardés et que le sénateur Knowland n'en aurait pas eu la primeur.

Divers commentateurs politiques voient dans la diffusion de cet aide-mémoire, un mois après son inscription aux dossiers officiels du congrès, le désir de certaines personnalités politiques et parlementaires américaines d'attirer l'attention sur la "mauvaise foi" des dirigeants communistes qui pour arriver à leurs fins n'hésitent pas, selon elles, à avoir recours à tous les moyens, même celui qu'offre un armistice.

Ces mêmes commentateurs font remarquer que ce document voit le jour à un moment où le Congrès Américain se prépare à ouvrir le débat sur l'octroi de crédits à l'étranger. Pékin, d'après cet aide-mémoire, fait valoir à Moscou que l'Asie doit être la première cible du communisme international et que le monde entier tombera ensuite sous coup férir.

Le sénateur Knowland, quant à lui, estime que les Etats-Unis doivent concentrer leur aide sur les pays asiatiques libres. Ce sera le leitmotiv de ses interventions lors du prochain débat du sénat sur l'aide à l'étranger. En ce qui concerne l'allusion, à laquelle il est fait dans le document en question, à une intervention militaire américaine dans le cas où le Japon se-

rait dangereusement menacé par le communisme, on a lieu de penser que cette crainte des dirigeants communistes chinois est fondée. Pour la plupart des personnalités politiques américaines, la perte du Japon mettrait directement et immédiatement en danger la sécurité même du territoire des Etats-Unis. Le Japon doit "à tout prix" rester dans le camp des pays libres.

C'est le prix que les Etats-Unis sont prêts à payer ou en termes plus diplomatiques — c'est le montant de l'aide que les Etats-Unis sont disposés à octroyer au Japon pour lui permettre de "tenir bon" que M. Shigeru Hoshida, président du conseil japonais, cherchera à connaître lors des entretiens qu'il va avoir à Washington du 7 au 10 juin.

Des rapports extrêmement pessimistes sur la situation économique du Japon sont, croit-on savoir, parvenus ces jours-ci au département d'Etat. Le Japon aurait un déficit de 300 millions de dollars, si l'on ne tient pas compte des dépenses militaires effectuées par les Etats-Unis au Japon — dépenses qui sont de l'ordre de 700 à 800 millions de dollars, mais qui seraient appelées à être grandement réduites si la situation en Extrême-Orient devenait normale. En fait le déficit réel du Japon serait donc de l'ordre d'un milliard de dollars.

Les exportations japonaises auraient accusé l'année dernière une diminution de 120 millions de dollars sur l'année précédente.

Qu'est-ce que...

(suite de la page 5)
J'ai vaguement l'intuition que notre peintre "new-yorkais" saurait tenir son bout durant un échange d'opinions de la sorte. Quant à cette histoire de ren-contre sur un trottoir, je ne sais pas si, dans le vocabulaire de Claude Picher, "causer" signifie "boxer". Je sais, en tout cas, que je suis disponible à tout imprévu. Si cela devenait nécessaire, je me sens fort bien disposé à knock-outter physiquement notre "intellectuel" avec la même aisance que je le knock-outte intellectuellement. Au niveau d'infantilité où Claude Picher maintient habituellement sa pensée, un tel acte ne serait pas du tout déplacé.

Bonne chance tout de même à tous les artistes de la ville de Québec!

Les Automatistes ont l'habitude d'expulser de chez eux les salopettes que l'on tente d'y faire pénétrer. Je crois avoir balayé rigoureusement, jusqu'au plus microscopique des fragments de poussière, tout ce que le négatif Claude Picher y avait fait entrer de salissant.

Je me suis acquitté d'un devoir qui m'incombait.

Et maintenant, à la Poésie!
Claude GAUVREAU
N.B. Claude Picher a traité du Dadaïsme avec une sottise et une ignorance crasse que j'estime révoltantes. Faute d'espace, je me vois contraint de recommander à Picher un article paru dans le Haut-Parleur du 21 juillet 1951, article intitulé: "Les délicats égorgés de Dada". Cet article, comme par hasard, est signé Claude Gauvreau; et, comme par hasard, il est passablement long. (Humour dirigé contre soi-même).

Mais ne le répétez pas

La région du plaisir

C'est la gloire. Les deux savants de McGill inspirent déjà les conteurs d'histoires.

Comme on sait, il s'agit d'une exploration du cerveau à coups de faibles décharges électriques. Ainsi chatouillé, le cerveau a réagi. Et les savants, paraît-il, ont pu y repérer la "région du plaisir".

Et nous voici maintenant dans un de nos collègues. Entre au confessionnal un de ces pensionnaires à qui l'on insuffle sans répit l'horreur de la chair — et qui se console comme ils peuvent...

— Mon père, je m'accuse de m'être donné un 25-volts au laboratoire. Une fois.

— Mais malheureux! ne savez-vous pas que passé 10-volts c'est péché mortel?

L'abstention...

(Suite de la page 1)

"Au total, 50 candidats démocrates-nationalistes et indépendants ont prudemment retiré leur candidature pour des motifs de "sécurité personnelle".

C'est ainsi que se sont parées, d'après Time, les "élections libres" du 20 mai, "sous les auspices" des Nations Unies. De son côté, le Devoir, sous la signature de M. André Laurendeau, rapporte, sans indiquer sa source malheureusement, qu'un candidat aurait été battu à mort et qu'un ancien ministre de Rhee, M. Ho Jung, devenu son adversaire, n'a pu recueillir 200 signatures sur sa pétition électorale.

Il n'est pas étonnant dans ces conditions-là, que les Communistes nient toute qualité à l'O.N.U. pour surveiller les élections coréennes. Et quand M. Pearson a déclaré qu'en cas d'échec, les pourparlers de paix sur la Corée devraient être ajournés et repris dans quelques mois, dans des circonstances peut-être différentes, notre ministre prévoyait-il la fin prochaine du tyranisme et indéfinissable vieillard de Séoul? Si M. Pearson possède des informations secrètes sur l'état de santé de Syngman Rhee, il soulagerait le monde en les divulguant.

D'ici là, ça ne va quand même pas trop mal à Genève, où les Américains ont apparemment abandonné la partie.

Noël Pérusse

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que DAME DAWN ELSIE COLES, épouse de JACOB BOWEN, de la Cité et du District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, JACOB BOWEN, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, le 1 mai, 1954
JOHN M. CERINI, c.r.,
Procureurs de la requérante,
Suite 1115, 231 St-Jacques O.
Montréal, P.Q.

Jun 5-12-19-26

ET LES CHATS

Une jeune fille, qui adorait les chats, se plaignait souvent que sa mère l'empêchait d'en posséder un parce que, disait-elle "maman n'aime pas ces bêtes qui laissent partout leurs traces". Voici qu'un jour elle résolut de braver la consigne maternelle. A sa mère irritée, elle déclara simplement:

— Celui que j'apporte ne laisse aucune trace. Il appartient à une race nouvelle que l'on appelle communément les "chats constipés".

Trois jours plus tard, tout s'était heureusement passé comme l'avait prévu la jeune fille. Mais, le quatrième jour, il fallu effectuer un grand nettoyage. Ce n'était pas un véritable chat de race. Il était seulement constipé.

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que SIFAN FROST, de la Cité et du District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, ARTHUR COHEN, vendeur, de la Cité et du District de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, ce 28ème jour d'avril 1954.
GREENBLATT & GODINSKY
Procureurs de la requérante,
660 Ste-Catherine Ouest,
Montréal

8-15-22-29 mai.

AVIS DE DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que DAME MABEL KINGHORN, serveuse de la Cité et du District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, ROBERT MARSHALL, préposé à l'entretien, de la Cité et du District de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, le 20 avril 1954
JACOB & JACOB,
Procureurs de la requérante,
Edifice Radio-Cité, Suite 400
265, ouest, rue Craig, Montréal

[22, 29, 5, 12]

AVIS DE DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que WALTER WILLIAMSON, électricien, de la Cité et du District de Québec, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son épouse Marie Therese Suzanne Ducharme Williamson, Secrétaire, des mêmes lieux pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, Province de Québec, ce 12ème jour de mai, 1954.
BOIS GARMACHE,
Procureurs de la requérante
17 St. James Street West,
Montréal, Québec

[22, 29, 5, 12]

AVIS DE DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que DAME DOROTHY ISENBERG, bibliothécaire, de la Cité et du District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux RUBEN LENETSKY (Lennett), manutentionnaire, de la Cité et du District de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, le 20 avril 1954
JACOB & JACOB,
Procureurs de la requérante,
Edifice Radio-Cité, Suite 400
265, ouest, rue Craig, Montréal

[22, 29, 5, 12]

AVIS D'APPLICATION POUR DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que DAME DAWN ELSIE COLES, épouse de JACOB BOWEN, de la Cité et du District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son époux, JACOB BOWEN, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, le 17 mai, 1954
JOHN M. CERINI, c.r.,
Procureurs de la requérante,
Suite 1115, 231 St-Jacques O.
Montréal, P.Q.

Jun 5-12-19-26

AVIS DE REQUETE EN DIVORCE

AVIS EST DONNE par les présentes que THERESA DESCHAMPS PARE, de la ville et du district de Montréal, dans la province de Québec, Secrétaire, s'adressera au Parlement du Canada, au cours de la présente ou prochaine session pour obtenir le divorce de son mari, BENOTT PARE, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, le 12ème jour de mai, 1954.
JOHN M. SCHLESINGER,
Procureur de la requérante,
App. 201, Edifice Hemley,
Montréal, Québec

15-22-29m-5j

AVIS

AVIS EST DONNE par les présentes que JOHN WILLIAM NEWTON, un soldat dans l'Armée Canadienne, de la Cité et du District de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son épouse, MARY ELISABETH LAWLESS, ménagère, de la ville de Châteauguay, province de Québec, pour cause d'adultère.

Daté à Montréal, Province de Québec, ce 28ème jour d'avril 1954.
LOMER RACICOT,
Procureur du requérant,
207, rue St-Denis,
Montréal, Québec

15-22-29m-5j

AVIS DE DEMANDE DE DIVORCE

AVIS est donné par la présente que JOSEPH ALBERT ROLAND ARCHAMBAULT, vendeur, de la Cité et du District de Montréal, Province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de divorce d'avec son épouse, MARIE VIRGINIE GUILBAULT, vendeuse, de la Cité et du District de Montréal, Province de Québec, pour cause d'adultère et abandon.

Daté à Montréal, Province de Québec, ce 10ème jour de mai, 1954.
FRANÇOIS CARON,
Procureur du requérant.

5-12-19-26j

BOURSES D'ENSEIGNEMENT FRANÇAIS

Les citoyens français, immatriculés au Consulat général de France, ayant un ou plusieurs enfants âgés de 6 à 14 ans et disposant de ressources insuffisantes, peuvent demander une ou plusieurs bourses d'études.

Une commission locale recevra et examinera les dossiers et les enverra à Paris pour décision. Tous renseignements peuvent être obtenus au No 789, boulevard D'Ivoire, pour les garçons et au No 3625, chemin de la Ville Saint-Michel, pour les filles, les mardis 11 et 18 mai et les vendredis 14 et 21 mai de 16 à 18 heures.

Les enfants pour lesquels des bourses sont sollicitées doivent être présentés par les parents aux adresses ci-dessus.

29m-5-12-19j



L'AUTORITÉ

Le plus vieil hebdomadaire de langue française de Montréal. Rédaction et administration: 2003 rue St-Hubert, Montréal, tél.: FRontenac 1127. Imprimé à St-Hyacinthe par l'imprimerie Yamaska. Autorisé comme envoi postal de deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Directeur: Gérard Gingras.
Rédacteur en chef: Jean Vincent.

Abonnement annuel: \$4.00 payable d'avance par mandat-poste ou par chèque encaissable au pair à Montréal.



En raison de circonstances indépendantes de notre volonté, plusieurs lecteurs n'ont pu trouver L'AUTORITE dans les kiosques depuis quelques semaines. On voudra bien excuser ces regrettables retards qui ne se reproduiront plus. Désormais, L'AUTORITE sera en vente, le jeudi soir, au plus tard le vendredi, chez les dépositaires suivants:

- Angle Peel et Sainte-Catherine
- Angle Saint-Jacques et Saint-Laurent
- Angle Saint-Jacques et Saint-François-Xavier
- Radio-Canada, angle Dorchester et Bishop
- Terminus des Tramways, rue Craig
- 556, Est, rue Sainte-Catherine, près St-Hubert
- Librairie Ménard, 1564 rue St-Denis, près Ste-Catherine
- Pharmacie Brodeur, Queen Mary et Côte-des-Neiges
- Librairie "Au bon Livre", 5165 Côte-des-Neiges
- Université de Montréal
- Bernard Handy Store, angle Bernard et Outremont
- Angle Bernard et Avenue du Parc
- Gabriel Dozois, rue St-Denis, près Mont-Royal
- Restaurant l'ECHOIRIE, avenue des Pins, près Clark
- Restaurant Vendôme, 65, ouest, rue Henri Bourassa

Les lecteurs qui désirent recevoir le journal par la poste trouveront en page 4 le coupon d'abonnement

Bulletin d'abonnement

L'AUTORITE, 2003, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.

Messieurs, Veuillez nous faire le service de votre journal durant un an (six mois). (Biffez la mention inutile).

Ci-inclus chaque do à cet effet.

Abonnement d'un an \$4.

Abonnement de six mois \$2.50.

N. B. — Prière d'ajouter .15 cents si le chèque est tiré sur une banque en dehors de Montréal.

Nom

Adresse

QU'EST-CE QUE L'AUTOMATISME

Qu'est-ce que l'humour?

L'humour est-il forcément un signe de mépris? L'humour ne peut-il s'exercer qu'envers des objets que l'on juge ridicules ou dédaignables ou sans valeur?

Picher ne sait-il pas que l'humour peut fréquemment être dirigé contre soi-même — et que l'humoriste ne se méprise pas pour autant. Une forme répandue de l'humour consiste en l'imitation ou l'accentuation d'une sottise extérieure qui nous fait mal. Le conformiste de Québec est-il absolument incapable de saisir en quoi, dans "Le Misanthrope", par exemple, Molière dirige son humour contre la misère de sa propre tragédie personnelle? Dans "Limelight", l'étriqué de Québec est-il trop définitivement aveugle pour remarquer en quoi Chaplin dirige son humour contre sa propre angoisse de vieillir?

Il semble incontestable que notre pauvre ami Picher a besoin d'être éduqué éthiquement non moins qu'esthétiquement. Qu'il daigne considérer comme les premiers rudiments de son éducation éthique les actuels propos.

"Accident" et "cosmique"

Les mots "accident", "cosmique", en relation avec "La matière chante", proviennent du texte de l'invitation aux artistes. Je dirai donc que le texte en question n'a pas été composé par un seul homme. C'est moi qui ai conçu le projet de l'exposition; et, au moment de demander à Borduas de participer à la réalisation, je lui fis parvenir la copie initiale d'un texte qui appelait des conseils: Borduas proposa quelques changements, et il suggéra, entre autres, d'inclure le mot "cosmique" et le mot "accident". Le texte de l'invitation fut donc modifié, en tenant compte des remarques de Borduas. Le texte définitif ne suscita pas l'approbation absolue de tous les exposants possibles: Ennad, Leduc, en particulier, trouvaient assez mal avisé l'emploi du mot "accident"; tandis que d'autres estimaient que le mot "cosmique" était trop vague et portait à confusion. Toutefois, le désaccord n'avait pas trait à ce qui était exprimé, seulement à la façon de l'exprimer; se sachant en accord avec la réalité même de l'exposition, qui est ici l'essentiel, tous les artistes participèrent de bonne grâce à la manifestation. Cependant, lors de son passage à Montréal, Borduas fut quelque peu taquiné (sans malice) par ses amis, au sujet de son vocabulaire. Borduas convint, d'ailleurs, que, dans le sens où il était utilisé à "La matière chante",

Je vais mettre le momifié québécois au courant de quelques explications vraisemblables de l'humour de Borduas. Bien sûr, je ne suis pas dans la tête de Borduas et il ne m'est loisible de parler que du probable; quand on possède en soi quelque générosité, on est capable de recourir, pour expliquer des faits un peu mystérieux, à autre chose que des hypothèses nécessairement avilissantes. D'abord, je vais laisser parler les faits, toujours les faits. A moi il est inconcevable de recourir au camouflage, à la restriction mentale, à l'argumentation opportuniste, à la tactique démagogique. Le pouvoir de lumière de la réalité nous semble suffisant et nous n'attendons de justice significative que de la diffusion des faits. Nous avons la conscience nette, nous n'avons rien à cacher, et je n'enfouraillerais pas des détails sous prétexte que leur distorsion pourrait être utile contre nous à des esprits particulièrement mesquins et mal intentionnés. La vérité a tout, et merde aux exploités de petite race!

Le mot "accident" aurait eu besoin d'une définition très rigoureuse. Or, le tableau de Allyn, ainsi que je l'ai expliqué précédemment, était tributaire (partiellement, en tout cas) de l'automatisme mécanique. Dans l'automatisme mécanique, l'espèce particulière d'accident qu'est l'accident mécanique joue un rôle primordial: en face d'un objet dû à l'automatisme mécanique, il n'est pas douteux que l'emploi du mot "accident" soit seyant aux yeux de tous — car, même pour les esprits les plus obtus ou les plus chagrins, l'accident mécanique est un accident perceptible.

Devant le tableau de Allyn, l'extériorisation d'humour de Borduas pouvait signifier bien des choses. Elle pouvait être dirigée contre lui-même et signifier: "Pauvre Paul! tu auras beau exprimer les réalités les plus claires du monde, elles ne seront jamais comprises!"... Elle pouvait être dirigée contre Allyn et signifier: "En voilà un qui n'a pas couru le risque de dévoiler sa personnalité!"... Ainsi de suite. Elle pouvait même signifier toutes ces choses à la fois — car l'acte d'humour peut être un acte fort complexe. Quoi qu'il en soit, la bassesse n'est pas l'explication exclusive de la bonne humeur.

Des gens qui aiment rire

Les "automatistes" ne sont pas des pharisiens sépulchraux. Ce sont des gens gais, en dépit de leurs malheurs nombreux; ce sont des gens qui aiment rire. Leur rire n'a rien de bas ou de calculateur ou de dépréciateur; il s'encadre d'un respect essentiel pour le généreux et le vibrant. Cependant, à supposer qu'un doute pût encore subsister à leur sujet, à supposer qu'on pût se demander encore s'ils ne sont pas des farceurs et des fumistes, comment ce doute pourrait-il survivre au rappel de faits publiquement connus (faits que Picher n'ignore certainement pas)? Il n'est pas un seul penseur de la tendance surréaliste à qui la préservation des valeurs vitales n'ait pas coûté d'indescriptibles souffrances. En ouvrant "Projections libérales" à la page 13, nous lisons ce qui suit: "Lorsque Gauvreau (Jean-Marie-le-directeur) me fit venir à l'École du Meuble, sur la suggestion du ministère, pour remplacer monsieur Jean-Paul Lemieux nommé aux Beaux-Arts de Québec à un poste dont il avait été question pour moi, nous nous crûmes d'accord à cause de notre lutte commune. C'était une erreur qui mit du temps à apparaître précieusement." Jean-Paul Lemieux et Paul-Emile Borduas procédèrent du même point de départ: si Borduas avait eu moins d'exigences profondes, s'il avait été plus servile et plus malléable, s'il n'avait pas contenu en lui la potentialité urgente de devenir le plus grand artiste du Canada et l'un des quelques formidables peintres de calibre international, il aurait peut-être occupé le poste de monsieur Jean-Paul Lemieux aux Beaux-Arts de Québec, il serait peut-être actuellement (et depuis des années) l'ami intime de monsieur Claude Picher, il serait peut-être encore à plagier dans la médiocrité sans

douleur de monsieur Lemieux — et, les 4,000 dollars que l'on vient d'octroyer à monsieur Lemieux en guise de récompense pour son exemplaire sagesse et son impeccable aménité, c'est Borduas qui les aurait obtenus depuis longtemps. Borduas s'est entêté dans le refus du prestige confortable, dans le refus de la richesse accessible à tout homme de talent (car chacun sait que la prostitution est un métier qui paye). Pour obéir à une foi gigantesque et apparemment déraisonnable, Borduas — identique à Paul Gauvin en cela — en est arrivé à une fatale et pénible séparation avec ses trois enfants. Si, au jugement de Claude sclérosé de Québec, une phrase de ma part (une phrase qui n'est même pas suspecte de turpitude) a donné lieu à tant de déductions pleines d'apparente assurance, à quelles déductions les faits invoqués présentement ne doivent-ils pas donner lieu? Ce Picher est décidément bien petit: petit exemple de petitesse!

En désespoir de cause, le morpion régionaliste essaie d'utiliser contre Borduas quelques-uns des jugements personnels que j'ai portés sur des tableaux de "La matière chante". Ces jugements, je les ai fait connaître par souci de la vérité, afin de permettre au lecteur de se constituer une idée aussi complète que possible de la situation; ces jugements, je n'éprouve aucune gêne à les répéter: pour moi, le tableau de Allyn est habile et sec; pour moi, le tableau de Suzanne Rivard est sympathique et superficiel; pour moi, le tableau de Blouyn-Lemieux est très joli de coloration et un peu mou. Cependant, dès qu'on veut les utiliser contre Borduas ou contre "La matière chante", ces jugements n'ont aucune efficacité. Ils n'engagent que MOI, et tout le

par Caude Gauvreau

monde sait qu'à "La matière chante" la responsabilité du choix et de l'accrochage revenait exclusivement à Borduas. Pour quiconque a fréquenté le moindre Borduas, il ne fait aucun doute que "La matière chante" n'a pas contenu un seul objet qui ne fût pour lui d'une justification plastique suffisante. Et il va sans dire que je reconnais à Borduas, sur moi, une supériorité infinie en matière de critique picturale: la maîtrise de Borduas est à la critique picturale ce que la maîtrise de Einstein est à la physique.

Un être dont la lucidité critique est encore embryonnaire, un être dont le développement critique baigne encore dans l'immanence subjective, ne peut admettre comme bons que les objets correspondant

à ce qu'il voudrait peindre lui-même. La maturité critique de Borduas n'est pas dans un tel cas: Borduas n'admet pas seulement ce qu'il pourrait ou voudrait peindre — car, autrement, les murs de la galerie Antoine auraient été probablement un peu dénudés. L'impartialité d'un homme lucide comme Borduas accepte tout ce qui possède suffisamment une justification plastique interne. Pour Borduas, les œuvres de Rivard-Allyn-Blouyn (même s'ils étaient un peu faibles ainsi qu'une demi-douzaine d'autres objets) possédaient, à n'en pas douter, des qualités plastiques suffisantes et ils étaient à leur place à "La matière chante" et incapables de nuire à une "exposition collective homogène de travaux plastiques rationnels".

Une exposition homogène

Des travaux relativement inférieurs aux autres ne détruisent pas forcément l'unité d'une exposition: les esprits le moins clairvoyants (pourvu qu'ils aient examiné personnellement les travaux à la galerie Antoine, ce qui est indispensable à la possibilité d'un jugement honnête) sont unanimes à louer l'accrochage expert que Borduas a réalisé: ils sont unanimes à reconnaître l'extraordinaire homogénéité de la présentation. La notion d'homogénéité se réfère nécessairement à un ensemble constitué plutôt qu'aux parties constitutives de cet ensemble et elle porte naturellement sur la relation des objets entre eux. Pour juger sincèrement de l'homogénéité, je ne verrais rien là que d'admirablement humain. Au reste, les remarques de Borduas n'ont pas été prononcées "entre dieux"; la sélection des travaux s'est déroulée devant à peu près 150 personnes (dont quelques représentants de la presse, lesquels ne sont pas des "dieux"); même pour ce détail sans importance, Picher n'a pas raison. J'ajoute que ce n'est pas brandir un argument décisif contre une chose que de dire qu'elle est imparfaite: en principe, rien n'est parfait en ce monde (ou en aucun autre monde). Et puis: "There is only one sure way of never making a mistake, it is never to do anything".

Le monde sera donc présent dans l'œuvre, mais d'une façon bien subtile. C'est comme par miracle et en dépit de bien des idées philosophiques de négation qu'il est inutile d'énumérer ici que notre peinture non-figurative atteint souvent la qualité de l'œuvre d'art authentique. Miracle que ne réaliseront pas d'un seul coup de brosse des peintres comme Tomi Simard, Jean-Louis Champagne, Michel Ker Saluin, Jean Marot, Georges Sined, Aurette Provost et Paul Blouyn. S'il ne fallait compter que sur ceux-là pour faire la gloire de l'école, les non-figuratifs seraient bien pauvres à Montréal. Chez ceux-ci, l'accident ne révèle rien que lui-même, et l'écriture automatique n'a rien de profond. Il s'agit pas d'une interdiction de ma part, mais d'un avertissement contre le danger du geste automa-

ment). Il n'y a que les idiots qui ne doutent de rien. Quoi qu'il en soit, l'argument faible du conformiste de Québec est maintenant transformé en argument nul.

Ces points (mineurs en soi, mais bénéficiaires à la démonstration écriant de la mauvaise foi de Picher) ayant été précisés, il va sans dire que je ne suis pas en accord avec les jugements de Jean Ostiguy. Les tableaux de Champagne, de Marot, de Ker Saluin, de Comtois, de Michon, de Sined, entr'autres, m'apparaissent à moi comme d'une belle abondance ou d'une estimable fermeté.

D'ailleurs, mes arguments, au sujet de l'indifférence de la critique envers les exposants "mystificateurs", ne valaient (et valent toujours) que parce qu'ils mettaient (et mettent toujours) Claude Picher en contradiction avec lui-même. Mon point de vue à moi est fort différent du sien, ainsi que je l'ai spécifié nettement; pour moi,

"Le monde sera donc présent dans l'œuvre, mais d'une façon bien subtile. C'est comme par miracle et en dépit de bien des idées philosophiques de négation qu'il est inutile d'énumérer ici que notre peinture non-figurative atteint souvent la qualité de l'œuvre d'art authentique. Miracle que ne réaliseront pas d'un seul coup de brosse des peintres comme Tomi Simard, Jean-Louis Champagne, Michel Ker Saluin, Jean Marot, Georges Sined, Aurette Provost et Paul Blouyn. S'il ne fallait compter que sur ceux-là pour faire la gloire de l'école, les non-figuratifs seraient bien pauvres à Montréal. Chez ceux-ci, l'accident ne révèle rien que lui-même, et l'écriture automatique n'a rien de profond. Il s'agit pas d'une interdiction de ma part, mais d'un avertissement contre le danger du geste automa-



Le récent vernissage de l'exposition des peintres de Québec, placée, elle, sous le "signe de l'intention", a donné lieu à une confusion radiophonique des principaux participants du débat de "La matière Chante". On reconnaît à gauche sur notre cliché Judith Jasmin (et le micro de Radio-Canada), immédiatement derrière elle le peintre québécois Edward Allyn (qui avait exposé à "La matière chante"), le peintre Morrisset, Claude Gauvreau et, assis devant lui, le libraire Henri Tranquille.

néité de "La matière chante", il aurait fallu que Claude Picher vit l'exposition — et il ne l'a pas vue, puisqu'il a cru qu'elle comportait 97 participants alors qu'elle comportait en réalité 24 participants exposant 97 morceaux. Il aurait fallu aussi qu'il vint lui-même, pour savoir si j'y étais présent de corps et d'esprit ou seulement de corps. Mais, pour Claude Picher, qu'importe l'exactitude, alors qu'il s'agit de sauver la face et d'épater la galerie (dans tous les sens que l'on voudra du mot). Mlle Rivard a vu l'exposition: que Picher l'interroge!

Il est possible que, dans la sélection de Borduas, le purisme esthétique ait été consciemment tempéré par la responsabilité édu-

Le niveau qualitatif de "La matière chante" était tellement élevé, que l'exposition aurait encore pu assimiler sans malaise des travaux plus faibles que ceux de Québec.

Il n'est pas inutile de préciser que, lorsqu'il s'agit d'un chef-d'œuvre ou d'un objet totalement malsain, un désaccord me semble impossible entre une appréciation de Borduas et la mienne. Le désaccord ne peut se produire que lorsqu'il s'agit d'objets où le bon et le mauvais se trouvent complexement dosés. Sincèrement, si nous étions de funestes comploteurs ayant quelque infâme secret à cacher, je ne serais pas le premier à fournir des armes à un adversaire qui ne brille ni par la générosité ni par l'impartialité.

Les stricts inexistantes

J'ai dit qu'à "La matière chante" les trois exposants de Québec sont passés singulièrement inaperçus. Quelques lignes équivoques, péniblement extirpés d'un total de quinze articles publiés à Montréal (et presque tous d'une longueur imposante), voilà qui,

pour moi, n'interdit pas d'être relégués singulièrement dans l'ombre. Être signalé parce qu'on est "le fils d'un juge" dans un pimpant reportage qui ne prétend pas être une critique d'art (et où l'on apprécie "les toiles" de Suzanne Rivard alors qu'elle n'en a qu'une), être mentionné dans une

tique paresseux et le facile laisser aller qui libère l'inconscient, mais ne commande pas nécessairement l'œuvre d'art.

"Ulysse Comtois, Paul Blouyn et Guy Michon peignent avec plus de vigueur, mais que deviendrait cette assurance sur une surface qui dépasserait la dimension de quatre ou cinq pouces carrés?"

Ainsi, Paul Blouyn peint "avec plus de vigueur" que lui-même. Que Paul Blouyn peigne avec plus de vigueur que Jean-Paul Lemieux, voici qui m'apparaîtrait assez aisément vraisemblable. Mais, que le seul tableau de Paul Blouyn soit peint avec plus de vigueur que le seul tableau de Paul Blouyn, voilà qui m'apparaîtrait un peu paradoxal.

L'illogisme de l'auteur (Jean Ostiguy) est-il dû à de l'humour volontaire? N'est-il pas plutôt dû à une erreur imputable au fait que la critique (très consciencieuse) du "Devoir" avait légèrement modifié son opinion, quant à l'objet de Paul Blouyn, à la suite d'une seconde visite de l'exposition? A vrai dire, un homme consciencieux est exposé à changer d'opinions parfois (ne serait-ce que légère-

ment). Il n'y a que les idiots qui ne doutent de rien. Quoi qu'il en soit, l'argument faible du conformiste de Québec est maintenant transformé en argument nul.

Ces points (mineurs en soi, mais bénéficiaires à la démonstration écriant de la mauvaise foi de Picher) ayant été précisés, il va sans dire que je ne suis pas en accord avec les jugements de Jean Ostiguy. Les tableaux de Champagne, de Marot, de Ker Saluin, de Comtois, de Michon, de Sined, entr'autres, m'apparaissent à moi comme d'une belle abondance ou d'une estimable fermeté.

D'ailleurs, mes arguments, au sujet de l'indifférence de la critique envers les exposants "mystificateurs", ne valaient (et valent toujours) que parce qu'ils mettaient (et mettent toujours) Claude Picher en contradiction avec lui-même. Mon point de vue à moi est fort différent du sien, ainsi que je l'ai spécifié nettement; pour moi,

Choisissez. M. Picher!

A propos de Suzanne Rivard, il ne peut être que plaisant de concevoir le réactionnaire Picher, qui est l'indécatesse et la goujaterie et l'inconscience incarnées, m'adressant un reproche de "légèreté". A l'entendre dire, Mlle Rivard "n'avait rien à voir à notre petite fête". Qu'en termes ambigus ces choses-là sont mises!

Au sujet de cette jeune personne, le morpion régionaliste s'est placé lui-même dans un dilemme et il importe à l'équité qu'il y soit maintenu. Suzanne Rivard a soumis une toile au jury de "La matière chante" (le jury Paul-Emile Borduas, le Borduas de l'École du Meuble, vous vous rappelez...), cette toile a été acceptée, elle a été exposée. Claude Picher a déclaré publiquement, avec un sens

l'intention mystificatrice ne signifie pas du tout la condamnation machinale des objets. Et, puisque les objets prétendus "mystificateurs" peuvent être justifiables, on ne pourrait pas, sans l'addition d'une preuve convaincante d'ordre plastique, faire grief à la critique de les avoir portés aux nues (ce qui n'est ici strictement pas le cas).

En soulignant que, moi l'organisateur de l'exposition, j'avais accordé de l'importance aux objets de Québec, notre pauvre Picher ne prouve évidemment pas que les tableaux étaient remarquables et ont été remarqués. A cause de mes fonctions mêmes, la loyauté la plus élémentaire exigeait de moi une attention précise envers tous les objets de "La matière chante": cette attention, je l'ai dépensée scrupuleusement, et sans regret. Tout est néant chez notre Québécois partial... Verbiage, verbiage. Mauvaise foi, mauvaise foi, mauvaise foi.

que à l'objectivité, et nous jugeons tous une œuvre artistique d'après les qualités intrinsèques de sa matière. Borduas ou moi n'attachons jamais une importance quelconque — sur le plan de l'esthétique — à l'intention d'un auteur, ni, a fortiori, au prestige social d'un auteur. Le banal déblatère criard Picher peut-il en dire autant (lui qui n'a pas, que je sache, dénoncé comme nous les massacres d'Asbestos)?

Néanmoins, s'il était vrai (ainsi que Picher le laisse entendre en équivoquant) que Suzanne Rivard se trouve présentement capable de peindre non-figurativement en toute sincérité consciente, et même s'il est évident que sa sensibilité personnelle n'a pas atteint encore de maturité, je me réjouirais pour elle de son état; sa connaissance intellectuelle, du moins, se placerait à un niveau d'évolution dont ses confrères he possèdent même pas l'intuition.

Je me réjouirais du fait en pensant au bien de notre ami Claude Picher lui-même, le morpion régionaliste. Pour Claude Picher, à présent, il ne s'agit plus seulement de vituperer à tort et à travers la réalité vaguement pressentie de lointains fantômes mont-réalis; Claude Picher serait à présent, qu'il le veuille ou non, confronté par l'énigme d'un être de sa propre ville, d'un être qu'il fréquente et connaît, d'un être dont il ne peut ignorer la très réelle densité humaine. Dans ce cas, espérons que Picher, malgré sa vanité et sa bêtise, finirait par concevoir les conséquences de cette réalité; espérons qu'il finirait, du moins, par apercevoir que les artistes non-figuratifs eux-mêmes sont capables d'avoir un cœur et une probité.

Nulle part Picher ne dit si oui ou non il trouve que le tableau de Allyn est plastiquement défendable. Il ne dit pas si oui ou non Allyn trouve que son tableau est plastiquement défendable. (Et je remarque qu'il n'est pas du tout question, dans le second article, de monsieur le boursier Lemieux — how come?). Picher a essayé de s'en tirer avec une échappatoire faible: "Publions une photographie du tableau, et laissons le public juger". Curieuse volte-face... pour notre exposition, Picher estimait que l'approbation générale du public était sans valeur puisqu'il la qualifiait d'"hystérie collective" — et maintenant, il voudrait que la compétence critique en art fut une affaire de vote du plus grand nombre.

La publication de la photographie ne comporte aucune conclusion. Je crois avoir mieux à suggérer. Borduas doit exposer ses œuvres, dès l'automne, à la galerie Waldorf de Montréal; il se rendra sans doute en la métropole canadienne à ce moment-là. Pourquoi, alors, Claude Picher ne viendrait-il pas à Montréal en apportant avec lui les deux (ou trois) tableaux "mystificateurs"? Borduas a perdu le souvenir des toiles québécoises; cela est déplorable — mais réparable. Je choisis aisément que Borduas ne soit en dette d'aucune courtoisie envers les artistes de Québec; mais, pour répondre aux instances de ses amis intimes, je pense bien qu'il accepterait de se prêter à une confrontation — dans la cave future de "L'Échouerie", par exemple — Edmund Allyn pourrait venir nous expliquer en quoi, oui ou non, la composition n'est pas défendable. Et Borduas pourrait donner son point de vue. La confrontation n'aurait pas besoin d'être longue, pour être décisive.

Le TNM en anglais.

"Come Back Little Sheba"

Il est toujours téméraire de jouer un succès de Broadway et d'Hollywood ailleurs que là où se découvre le beau talent de Shirley Booth et celui de Burt Lancaster. La représentation que j'ai vue au Gesù souffre, sans déshonneur, la comparaison avec la production de New-York. Souhaitons qu'une fois devienne coutume et que revienne Rupert Caplan. *Come Back Little Sheba* montre les heurs et malheurs d'un ménage dont le mari recule dans l'alcool, qui lui sert de seconde nature. Au cours d'une scène longuement préparée, il tente avec une hache s'il vous plaît de tuer sa moitié. Son propre épousément le désarme de la même manière que les naïvetés de sa femme l'avaient armé. Ses parains de la fameuse société Alcoolique Anonymous le mènent de force à l'hôpital. Le rideau tombe sur le retour du malade enfin désintoxiqué et qui pleure dans le sein de sa femme tout le mal qu'il lui a fait. La pièce démarre lentement. Le premier acte en est presque immobile. Mais cela n'em-

pêche nullement cette pièce d'être attachante, captivante et souvent fort originale. Si la construction en est un peu baroque — la deuxième pièce de William Inge l'est tout autant, *Pie Nic* — elle est tout à fait classique par le contraste des caractères principaux et par un mélange de réa-

lisme à la fois brutal et rêveur et une fantaisie aussi irréaliste que quotidienne. On pense à la grande influence d'Ibsen sur le théâtre américain, influence toute grossière d'un noir Strindberg.

Un homme et une femme vivent chacun leur rêve. Le rêve de l'homme est déterminé par son passé d'alcoolique né. Le rêve de la femme se compose d'images, de souvenirs, de sensations d'une jeunesse depuis longtemps finie. La part de l'imaginaire se concrétise autour d'une petite chienne,

donne à *Come Back Little Sheba* un accent inimitable de sincérité et le ton d'une grande tragédie. Il n'y a rien à redire contre l'émotion quand elle passe la rampe. J'ai vu des pleurs dans la salle et sur la scène. C'est signe qu'il y a théâtre.

L'auteur, William Inge, est un des tous premiers dramaturges contemporains. Sa pièce prouve qu'il a contourné avec beaucoup d'art l'épouvantable écueil qui l'attendait et qui attend tout dramaturge qui recourt à ce ressort (sans ressort) de l'infirmité humaine. Il arrive que des boîtes, des aveugles, des épileptiques, des pèderastes soient, dans la vie, de véritables héros par la seule difficulté qu'ils trouvent à s'adapter. Quand ils montent sur le plateau, ils ennuient, lassent, fatiguent. C'est que leur cas est trop particulier pour le théâtre qui s'accommode mal de l'exceptionnel et du singulier. Le public ne marchera jamais... et ne se donnera qu'à contrecœur à un personnage physiquement et moralement taré. Le héros de théâtre doit être d'abord comme tout le monde. Il ne devient différent qu'une fois le rideau levé. Il ne doit pas obliger notre pitié. Or, tous les ressorts dramatiques, celui de l'alcoolisme me paraît le moins efficace, le plus décevant, le plus usé, le moins convaincant, le plus faux. Son usage en est dangereux. Il donne lieu naturellement à des "scènes" d'ivresse exclusivement réalistes et fausses. — L'ivresse est une mauvaise imitation de création — Le théâtre vit d'une convention toute irréaliste qui ne se donne pas dans l'alcool. Dans *Come Back Little Sheba*, la meilleure scène est celle de l'ivresse, alors que le mari furieux dépasse son personnage, car cet homme "moyen" dit les plus grandes vérités, autant qu'il les dit avec lucidité, lui qui d'habitude est plutôt vague... Il oblige sa femme à sortir de son rêve, et la brisant la montre telle qu'elle. Si la voix de la fatalité a ici quelque force, c'est l'alcool qui la lui donne. *Come Back Little Sheba* est une pièce trompeuse. Sous un dehors de moralité, elle est foncièrement amoral en ce sens qu'elle détruit pour l'alcool-

que l'espoir d'une guérison, et pour la femme l'espérance d'une réconciliation. (Ce n'est pas un déjeuner qui favorisera un terrain d'entente) Autour de ce ménage mal marié... rôde un petit couple à tête d'oiseau. Ce qui commence par un flirt finit par un coucher et un mariage il thé américain way of life. Ce petit drame secondaire se relie bien au premier qu'il n'est pas sans provoquer et soutenir.

L'interprétation de Lorne Green fut la hauteur de celle de Ellen Clifford dont les gestes, la démarche, la voix brisée, la lassitude, l'émotivité rappelaient Shirley Booth. Pouvaient-ils jouer autrement? Le rôle se prête à peu de variantes d'interprétations. Cette comédienne a droit à de grands éloges. Nous lui faisons sans restriction. Lorne Greene a composé son personnage d'alcoolique avec puissance et vraisemblance. On n'imaginait personne d'autre à sa place et dans son rôle. Je ne suis pas surpris ni étonné qu'il fasse fortune ailleurs que dans son pays; le Canada a horreur du talent en général... Et le prestige dont jouissent ceux qui n'ont pas beaucoup n'est que la rançon de ce que nous méritons. Georges Burdes n'avait pas le physique d'un culturiste qu'il doit être. C'est là une erreur de distribution qui jette une mauvaise ombre sur la pièce. Je voudrais n'avoir rien à dire de Paul Blouin dont la présence en scène est si nulle que ses silences nous embarrassent. Le peu qu'il dit est de trop. Il a un bien mauvais tailleur, car pourquoi ce jeune homme qu'on nous redit riche, a-t-il un veston qui lui bat les genoux, un pantalon qui bat le plancher? Ginette Letondal, dont l'accent ne pouvait pas être une objection, a une physique qui manque de sensualité, une jeunesse qui manque de grâce. Elle a joué "à la française" un rôle pleinement américain. Son sophistiqué était apprêté. Il n'était pas naturel. "She's overacting", m'a dit un voisin anglais. Même remarque pour Gilles Pelletier, encore qu'il jouât avec plus de naturel. Je répète que l'accent de l'un et de l'autre ne nous gênaient nullement. Je ne les ai pas sentis dans l'esprit de la distribution. Compiliments aux autres interprètes.

Le décor était ce qu'il devait être, ainsi que l'éclairage. (Attention à la fenêtre de la cuisine s'ouvrant sur le noir et à l'ombre de Ginette Letondal sur le mur de l'escalier). La mise en scène était sans faute. Impeccable dans ses détails, d'un rythme souvent trépidant, très Broadway par son dynamisme. Admirez le désintéressement du théâtre du Nouveau-Monde qui, grâce à monsieur Rupert Caplan, nous donne en anglais le meilleur de ses spectacles.

Paul TOUPIN.

Par Paul Toupin

Le cinéma italien, créateur d'un merveilleux moderne

Lorsqu'en 1947, le Cinéma de Paris mettait à l'affiche "Rome, ville ouverte" de Rossellini, l'événement fut d'importance. Plus que la découverte d'un film ou d'un metteur en scène ce que vous apportait "Rome Ville Ouverte" c'était un cinéma nouveau, qui devait faire école.

Né des remous douloureux de l'après-guerre, dans une pauvreté et un désarroi absolu, le cinéma italien reçut de ces circons-

nouveau. Ces ruines, cette Italie dévastée, cette pauvreté qui emplait la rue d'aventures, de romans et de drames regorge d'occasions pour le cinéaste. Le cinéma a enfin la permission de sortir, de s'asperger, de respirer. Il n'est plus un mercenaire. Pas de studios alors c'est dans la rue, dans les maisons, dans les bistros où ils vont d'habitude que les directeurs suivent les protagonistes de leur drame. Dans le

officiel, elle est souvent exubérante de désir, telle la superbe Kerima dans la Lupa. On pourrait à ce sujet citer presque tous les films italiens car il est rare qu'ils ne nous présentent pas au moins une figure nouvelle.

Fréquemment les films italiens sont d'un mélo affreux, intégral. Mais si le recours trop facile aux extérieurs n'est pas un gage de réussite en soi, il assure au moins au spectateur quelques heures de repos. Je dirais même à propos des mélos italiens que cette exubérance d'événements sentimentaux diminue l'importance qu'on leur attache. Le plus récent exemple nous en est donné dans un film actuellement à l'affiche au Sism, Shamed. Les autorités ayant jugé bon de faire sauter le nom de metteur en scène, nous reportons à une autre fois le plaisir de savoir de qui nous parlons.

Enfin! Dans un village de pêcheurs se déroule une histoire d'amour et de contrebande. Rien n'y manque de ce qui faisait le succès des films de Lys Gauty. Un propriétaire de café louche, un putain, un contrebandier amoureux de la fiancée d'un jeune pur, une maîtresse délaissée qui se suicide après avoir livré l'amant infidèle à la police, une descente qui démasque les méchants et pour finir, le triomphe normal du bel amour.

Le scénario est indigent dans ce film. Le metteur en scène a consacré ses efforts à nous donner des vues en hauteur de son village en particulier une prise de vues du clocher qui embrasse le village en pente sur les bords de la Méditerranée. Il a cherché ses effets de lumière ce qui nous vaut cette scène, des meilleures où le père et la mère traversent des filets de pêche dans lesquels la lumière du soleil couchant s'accroche et se reflète en douceur sur les visages scintillant sur les cordages, la scène fauve du combat entre les mâles, quelques séquences sur la plage, et dans tout un laisser-aller que commande la vie méditerranéenne.

En fin de compte, il reste que le cinéma italien, même dans ses faiblesses nous a apporté une générosité inestimable et que sa ligne d'action rend ses erreurs moins douloureuses que la routine sans issue des films américains. Si ces grands hommes sont demeurés en petit nombre, De Sica, Rossellini ses artisans nous donnent encore fréquemment la vision d'un monde physique libre. Pour un "Onze heures sonnaient (il)" raté, "Shamed" nous apporte malgré son scénario, quelques rafraîchissantes tentatives.

P. VILLENEUVE
(1): Film à l'affiche de l'Alouette, la semaine dernière.



Pour la 100e fois de sa carrière, VITTORIO DE SICA va tourner hors d'Italie, et c'est en France, dans le film de MAX OPHÜLS "Madame de..." qu'il sera le partenaire de Charles BOYER et de DANIELE DARRIEUX.
NPM: VIDE SICA sera académicien dans le film et il a déjà pris gaillardement possession de son épée.
24.940 — INTERCONTINENTALE — 8/4/1953

tances a priori défavorables une impulsion libératrice.

Le directeur, auquel il ne restait peut-être qu'un vieux ciné-kodak et quelques mille pieds de pellicule, n'était plus, si paradoxal que cela puisse sembler, victime d'un budget. Il devenait autre chose qu'un fonctionnaire engagé pour trouver un juste milieu entre les exigences d'un patron et les idées de quelques scénaristes étiquetées sur tant de jours de production et toujours soucieux de se pré-censurer verbalement afin d'éviter toute atteinte, si faible soit-elle à la morale d'un quelconque cow-boy du Texas ou aux souffrances de quelque frigidité puritaine.

Le directeur italien, au contraire, riche d'une idée, cherche dans ses rues, dans son quartier, dans la foule bigarrée, hostile, indifférente ou joyeuse, le cadre de son film. Son ingéniosité est le seul facteur auquel il se fie, ce qui lui permet de donner libre cours à toute idée nouvelle, ce qui lui fait escompter chaque suggestion de son imagination comme cinématographiquement exploitable.

Le cinéaste italien nous découvrirait le plein air, nous prouverait qu'un film pouvait se passer sous le soleil, (Sous le soleil de Rome) qu'une caméra pouvait suivre des êtres humains sur les trottoirs (Le voleur de bicyclettes) dans leurs véritables maisons, et que ces décors relevaient singulièrement la valeur des scénarios présentés. Si les films d'Hollywood s'attachaient avec désespoir à des bribes de mélo qu'ils utilisaient jusqu'à la corde, les italiens nous restituèrent à un cinéma plus authentique, où la lumière, la photographie, le mouvement prenaient le pas sur les scénarios, où les personnages physiques étaient des êtres de chair avant d'être des pions dramatiques dans la main du metteur en scène.

S'il subsistait encore les effets néfastes de la guerre, le peuple commençait néanmoins à retrouver une autre vie, dans le déséquilibre d'un espoir incertain, quêté par une misère aussi meurtrière que les balles.

Et c'est au cœur de cette lente reconstruction peu reconfortante que le cinéaste découvre des êtres de chair et de sang, qui se promènent dans les ruines des villes, dans le foin du marché noir de la prostitution, de la misère, du chômage ou d'un travail inhumain. (Le Voleur de bicyclettes, Shamed, Onze Heures sonnaient, Miracle à Milan, Riz Amer.)

Si la toile de fond reste de ruines, l'activité de cette masse surpeuplée redevient vite abondante. Le metteur en scène n'a pas de studios, il a par contre devant lui la proie d'un cinéma

soleil, dans la pluie, dans les maisons dévastées, dans les églises écroulées qui servent d'asiles à quelque chômeur ou orphelin, le cinéaste trouve un décor naturel qui accentue la réalité des intrigues.

En plus le cinéma néo-réaliste découvre vite sa poésie et son humour. Sciuscia, Miracle à Milan, le sketch de l'abbaye dans Paisa. Il découvre même sa violence si l'on en juge par le cahut provoqué par le Miracle.

Il nous amène aussi une nouvelle conception de la sensualité. Ce n'est plus le maquillage parfait de la beauté américaine, mais la charnelle personnalité des italiennes. C'est l'arrogant sex-appeal de Mangano, qui consacre Riz Amer. La pin-up devient plus chaleureuse. Ses vêtements de pauvre dévoilent plus brutalement sa chair, la chaleur sexuelle de sa misère est plus audacieuse que tout déguisement

Sir Ernest MacMillan à Carnegie Hall

"The Toronto Mendelssohn Choir" (170 hommes et femmes), accompagné de 70 membres du "Toronto Symphony Orchestra" sous la direction compétente de Sir Ernest MacMillan a donné deux concerts à Carnegie Hall qui resteront longtemps dans la mémoire. Je veux bien admettre cependant que Sir MacMillan a pris trop en considération la précision minutieuse des tempos ce qui a compromis un peu la vivacité de la musique sublime. Quand même ces deux soirées resteront inoubliables au point de vue impression musicale grandiose.

Le premier soir, "Le Messie" de Haendel était précédé des Hymnes Nationaux des États-Unis et de l'Angleterre. Je trouve de mauvais goût d'avoir fait des changements harmoniques dans "The Star Spangled Banner" en faisant chanter les sopranos des notes hautes en contrepoint qui enlevaient la sérénité de l'hymne.

Des solistes du "Messie" il faut signaler la voix divine et expressive de Lois Marchall qui a interprété les passages difficiles de son rôle avec une facilité désarmante, doublée d'une intonation parfaite. Margaret Gillwell chantait avec volubilité, mais, malheureusement, le bas registre de sa voix est faible en général.

John Vickers, ténor, brillait avec une diction parfaite et James Milligan avec son baryton agréable. Greta Kraus tenait le piano et l'obligato de trompette fut joué avec éclat par George Anderson. Émouvant était l'Alléluia de la deuxième partie qui fut chanté avec recueil de tout le public de-

bout. Quand on pense que cette œuvre magistrale a été composée par Haendel, il y a plus de deux cents ans!

Le deuxième soir "La Passion de Saint Mathieu", un des chefs-d'œuvre de J. S. Bach fut présenté par le chœur et l'orchestre de Toronto qui l'interprétaient admirablement sous l'habile direction de Sir Ernest MacMillan. Dans cet oratorio Bach montrait une fois plus la richesse et les hardiesses de l'inspiration ainsi que la science de l'harmonie.

Voici les noms des solistes qui étaient les mêmes qu'au Messie avec en plus: Edward Johnson, (ténor) Donald Brown, baryton. Mary Morrison, soprano et James Lamond, ténor. F. C. Silvestre tenait l'orgue comme dans le Messie, Nicholas Fiore, flûte et Perry Bauman, haut bois, excellait dans leur instrument respectif.

Le public était prié de ne pas applaudir pendant l'exécution de ces deux chefs-d'œuvre à cause de leur longueur, mais il s'est rattrapé largement à la fin des concerts en rappelant plusieurs fois le chef d'orchestre, les solistes et le chœur.

Je ne puis faire ressortir assez la diction parfaite des chœurs en y joignant celle des solistes.

Nous espérons bien, que la réception exceptionnelle, donnée au "Toronto Mendelssohn Choir" l'encouragera de nouveau à ne pas nous faire attendre une dizaine d'années avant de revenir.

Marcel M. BILD.
(New-York)

Bravo pour

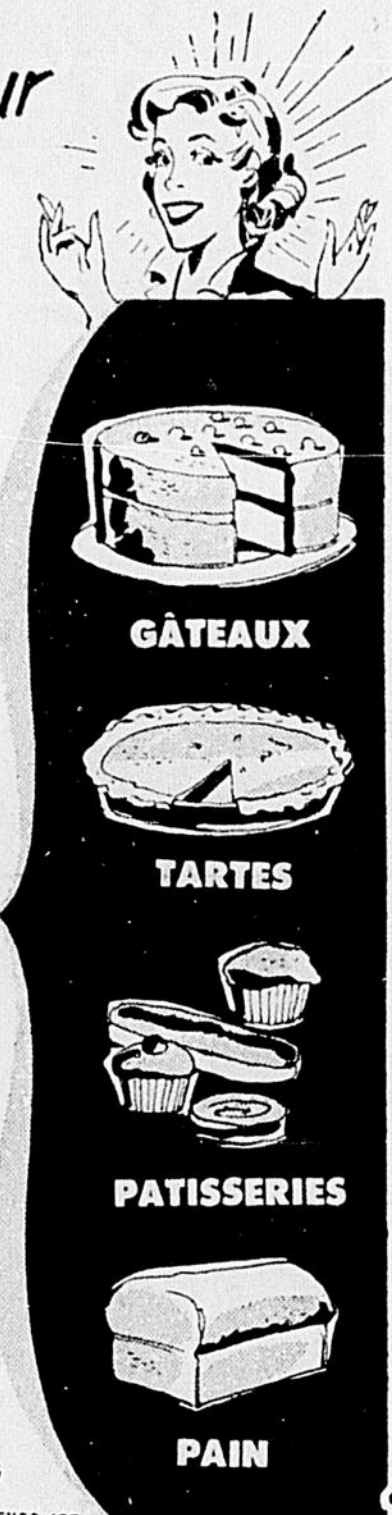
FIVE ROSES

LA FARINE ENRICHIE DE VITAMINES

Tout est meilleur avec une farine!



LAKE OF THE WOODS MILLING COMPANY LIMITED



GÂTEAUX

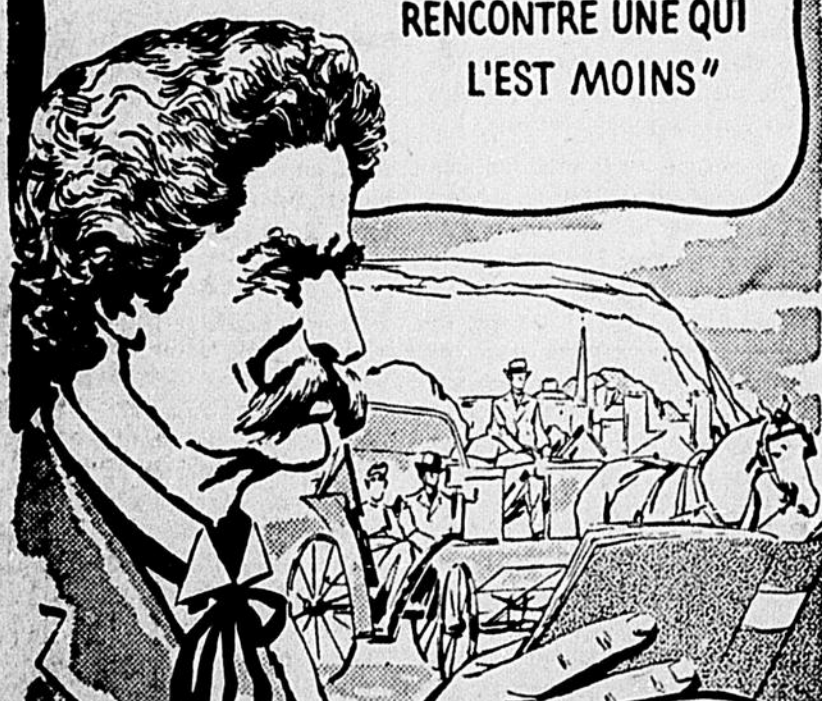
TARTES

PATISSERIES

PAIN

QUI A DIT...?

"LES CANADIENNES SONT SI JOLIES QUE ÇA REPOSE LES YEUX LORSQU'ON EN RENCONTRE UNE QUI L'EST MOINS"



Extrait d'un article écrit par le fameux humoriste MARK TWAIN, en novembre 1881, à la suite d'un voyage à Montréal.

Molson's

LA BIÈRE QUE VOTRE ARRIÈRE-GRAND-PÈRE BUVAIT

Les disques

Le Grand Jazz...

Ils sont six — trompette, trombone, sax, contrebasse, batterie en plus d'un pianiste — et leur ensemble a pris le nom de ce dernier: Sir Charles Thompson Sextet.

En dépit du "sir", ces musiciens versatiles et pleins d'imagination sont des pur-sang américains qui font du hot jazz leur occupation de tous les instants, leur vie, leur passion, beaucoup plus que leur gagne-pain, si l'on en juge par leur récente gravure l'anguard (VRS-8003) réalisée avec l'amour qu'apporterait à son travail le plus fidèle interprète de Bach, par exemple.

Le tout est du meilleur jazz, sauf peut-être *Memories of You*, qui fait un peu commerce.

Le relief sonore donne parfois l'impression d'espace, de véritable distance entre les instruments.

Disque à effet certain.

... le petit jazz

Artie Shaw, son orchestre et même ses improvisations ne sont pas d'aussi grand style, mais dans le genre, il est celui de la danse et du simple agrément, cela fait très bien, à cause d'un rythme du diable, d'un entrain fou et irrésistible, de hautes couleurs instrumentales — je pense à la fiévreuse clarinette de M. Shaw... à la tonitruante percussion qui secoue le danseur comme un coup de vent.

Victor nous apporte, en 33 et en 45 tours (LPT/EPT-6000) pas moins de 24 succès de Shaw (*Nightmare, Star Dust, My Blue Heaven*...).

Enregistrement effectué durant les "dances parties" de Shaw où il était à son meilleur. En plus de la musique, le disque nous apporte les réactions de la foule émue. Cet "Oh!" de contentement, par exemple, qui accueille *In The Mood*, ou cet "all right" approbatif qui signe *The Chant*, composition de Shaw, ajoutent à la gravure un cachet de réalisme.

... De la musique simple qui s'écoute sans effort.

Même chose pour les Ames Brothers. Quatre jeunes garçons, qui ne s'en font pas accroître et qui chantent tout simplement, comme ça vient... On les écoute volontiers, pendant une di-

zaine de minutes, en dépit de la fausse-musique de M. Hugo Winterhalter. (Victor, LPM-3186). En 45-tours Victor...

Wilhelm Furtwangler nous montre que l'on peut rendre intéressantes des pages dépourvues de sens comme la *Sérénade* de Tchaikovsky ou l'*Ouverture des Joyeuses Commères de Windsor* (EHA-9).

Alfred Cortot prouve une fois de plus qu'il est un grand, très grand interprète de Chopin (EHA-14) mais la voix de Boris Christoff, est trop grave et pas assez souple et variée pour un rôle comme celui de Don Juan (EHA-7).

D'une voix charnelle et mordante, Harry Belafonte donne quatre chansons folkloriques américaines de son meilleur cru (EPA-412).

Le discophile

Une invitation

AUX

JEUNES ÉCRIVAINS

Nous éditons

TOUS GENRES DE MANUSCRITS

Les EDITIONS MASKA Inc.

2003, ST-HUBERT

Montréal, P.Q.